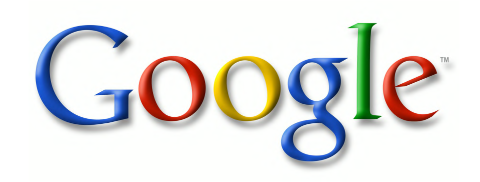
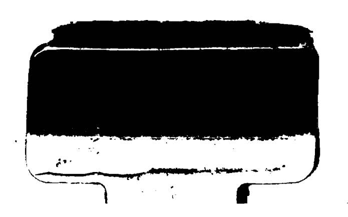






PETITS MÉMOIRES



SUZY LEPARC

PETITS MÉMOIRES DE LA VIE LITTÉRAIRE

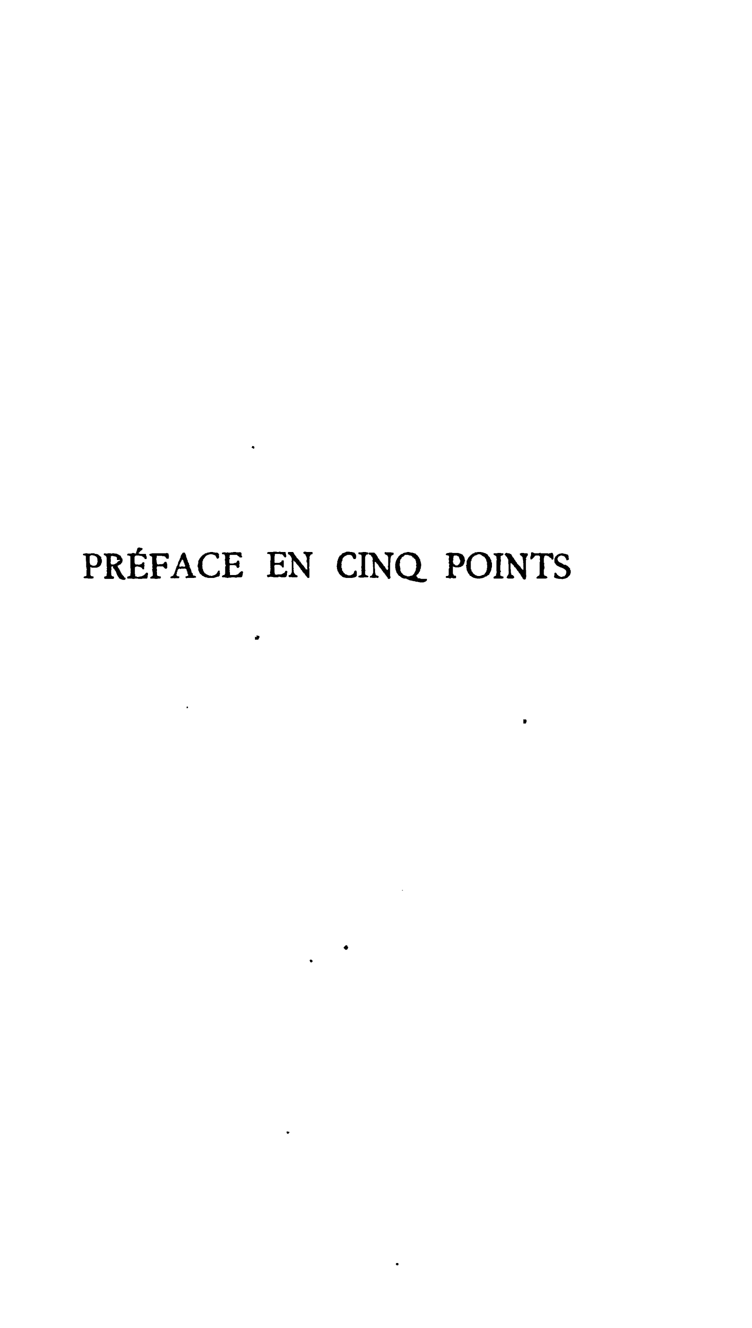
Avec un portrait présumé de l'auteur par

AUBREY BEARDSLEY



PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7 ET 9, RUE DE L'ÉPERON

1910



PRÉFACE EN CINQ POINTS

Le goût des anecdotes et des bons mots ne saurait se perdre : il y aura toujours des Français en France, du moins je l'espère.

Cependant les recueils d'anecdotes ne sont plus à la mode. Cela est fâcheux. Et c'est sans doute pour cela que l'on n'en publie plus. Je tâche à porter remède à cet état de chose : j'écoute et j'écris ce que j'entends. Cela distraira peut-être quelques curieux.

⁂

Est-il bardeau, mulet, viédaze, aliboron
Qui voulut en tel lieu risquer un pâturon?

disait Laurent Tailhade, parlant de certaines dames, « d'ans et d'honneur chargées », qui n'hésitent point à demander à des jeunes gens aimables et peu fortunés, des plaisirs qu'elles ne sauraient avoir que par ce commerce, que j'oserai, m'inspirant des plaisanteries chères à mon ami Henry Maugis, qualifier de bleuâtre et poissonneux.

Il en est des anecdotes comme des vieilles dames; elles ont un mauvais renom en un temps où tout le monde tâche à garder des dehors graves. Nous vivons parmi des sots qui craignent l'esprit plus que l'eau froide : on juge mal les amateurs de bons mots. « C'est un garçon qui manque de sérieux, dit-on. » Et cela suffit : il ne sera ni sous-préfet, ni commandeur du mérite agricole.

J'ai rédigé ces anecdotes pour contrister la classe de mammifères que l'on nomme vulgairement « bourgeois ». Je ne prétends pas à plus ; puissé-je encourir les foudres de M. Gaston Deschamps !



De-ci, de-là, l'abeille vole, et fait son miel de toutes les fleurs qu'elle rencontre. Pour ma part, je contemple mes contemporains, et de chacun je tire une goutte de vinaigre.

Cela fait que mes contemporains voudraient m'envoyer au diable.

Qu'ils cessent de faire des vœux ! Je continuerai.



Quelques personnes, à qui je communiquai ces papiers, furent scandalisées : « Comment ! disaient-elles, vous nommez les choses par leur nom ? »

C'est en effet une de mes habitudes d'appeler un chat un chat, et M. Gazier un imbécile. Que voulez-vous ? on ne réforme que les lois, et je resterai la même : je n'ai aucune honte à dire ce que je pense, pas plus que ce que je sens, et c'est ici que l'on pourrait s'étonner.

Mais c'est affaire entre mon ami et moi.

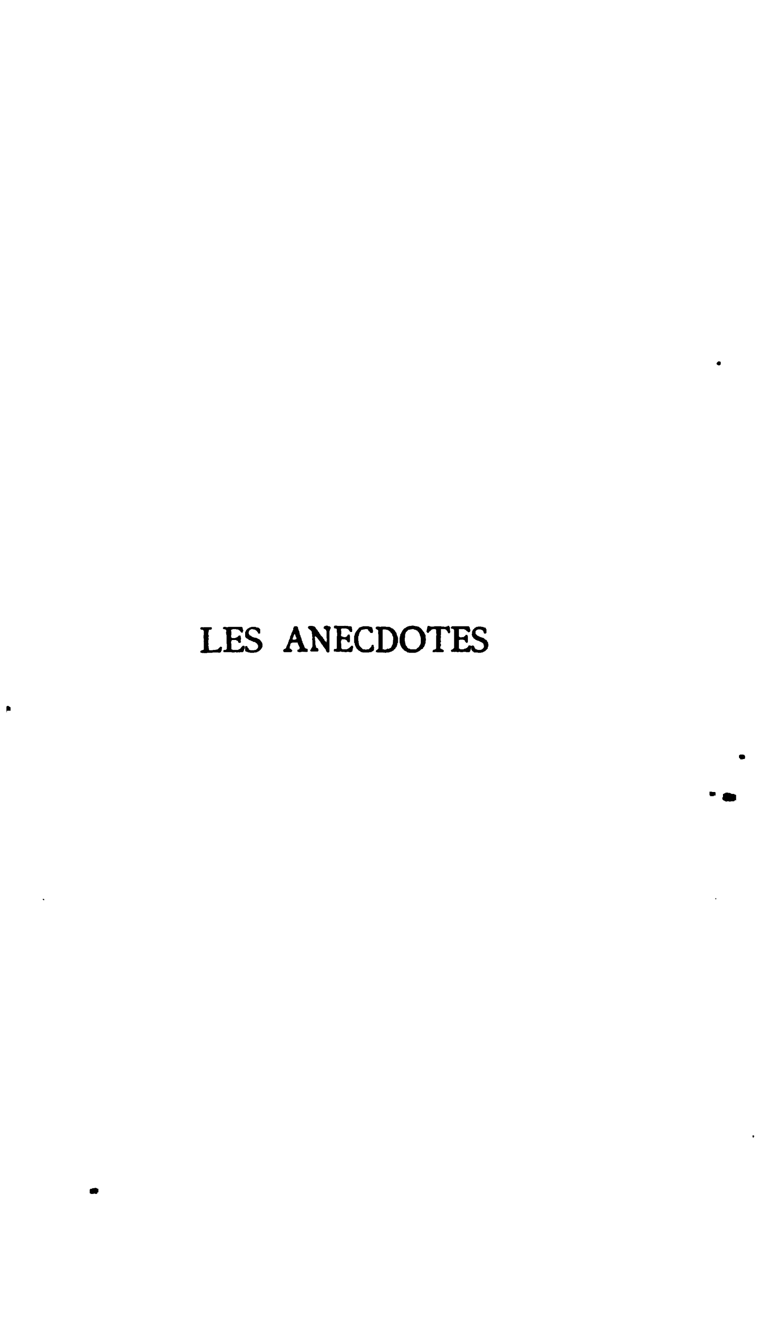


A m'entendre dire tant de choses énormes, on prétend que je suis un jeune homme, dissimulé sous un pseudonyme plaisant.

La bonne blague !

Mon ami sait comment je suis faite : tout est là ; et le reste m'importe peu. Que si on le prétendait encore, je serais obligée de laisser dire, car, vraiment, on ne peut pas exiger que je donne à tâter à tout le monde ce que mon ami connaît bien.

Et voilà comment une jeune femme se tire toujours de tout. S. L.



LES ANECDOTES

LE BON TEMPS

Sur le quai Malaquais, on a trouvé cette vieille affiche à la devanture d'un marchand d'autographes et de bouquins :

PROCLAMATION

DES REPRÉSENTANTS DU PEUPLE

Les citoyennes de Strasbourg sont invitées de quitter les modes allemandes puisque leurs cœurs sont français.

A Strasbourg, le 25 brumaire, l'an second de la République, une et indivisible.

Les Représentants du Peuple
près l'armée du Rhin,

SAINT-JUST et LEBAS.

STENDHAL

Il disait, ce qui est presque un jugement sur la troisième République : « J'aime mieux faire la cour à M. Guizot qu'à mon portier. »



Il a écrit dans les *Mémoires d'un Touriste :* « La France aime les courages aventureux : un roi qui gagnerait en personne deux batailles, serait adoré d'elle. »



Il disait de la duchesse de Berry : « C'est le héros, le Charles-Edouard de la légitimité. »

ROYER-COLLARD

L'homme indépendant, le misanthrope bourru que fut Royer-Collard étonne à une époque comme la sienne : il surprendrait davantage aujourd'hui où l'optimisme bourgeois est une mode, défendue par M. Capus et qui convient à la sottise béate de nos inestimables contemporains.

Mais nous aimerons celui qui, jusqu'au bout, conserva l'intégrité de son jugement et ne se laissa imposer par personne. Et puis, il avait de l'esprit, et c'est bien là le principal.

⁂

Royer-Collard se promenait en 1810 dans Paris avec un diplomate étranger qui venait d'y arriver.

Celui-ci demanda à quel monument appartenait un dôme qu'il voyait s'élever dans les airs.

« Au Panthéon.

— Oh ! oh ! c'est là que la patrie reconnaissante placera la dépouille des grands hommes qui l'auront illustrée ?

— Oui, répondit Royer-Collard, on y met des sénateurs en attendant. »



Quelqu'un disait un jour devant Royer-Collard : « Salvandy est un sot.

— Non pas, répondit-il ; ce n'est pas un sot, mais bien le sot. »



C'est autre chose qu'une remarque de psychologue, ce mot de Royer-Collard, si triste : « Nous ne nous souvenons pas des choses, nous nous souvenons que de nous-mêmes. »



Lorsque Royer-Collard fit, à l'Ecole de médecine, sa première leçon d'hygiène, une cabale s'organisa et, à la sortie, il fut accompagné et couvert de huées.

Arrivé au pont des Saints-Pères, il déposa dix francs sur le guichet du receveur, et désignant ceux qui le suivaient : « Ces messieurs sont avec moi », dit-il.



M. Pasquier, étant allé voir Royer-Collard après l'obtention de son titre de duc, n'en put tirer qu'un : « Cela ne vous a pas diminué. »



De Royer-Collard, ce mot si juste : « Guizot, un homme d'Etat ! — C'est la surface d'un homme d'Etat. »



Royer-Collard à Vigny qui faisait ses visites académiques, répondit :

« Je ne connais pas vos écrits, Monsieur ; à mon âge on ne lit plus, on relit. »



Quelques jours avant de mourir, il disait à un ami intime assis à son chevet :

« En voyant ce qui se passe, je suis étonné qu'il y ait si peu de grands hommes du jour aux galères. »

GEORGE SAND

Un jour, George Sand étant sortie dans la campagne avec sa petite fille, l'enfant lui demanda quelle différence il y avait entre les taureaux et les bœufs. Après un moment, George Sand répondit : « Mon enfant, les taureaux sont les pères des veaux, et les bœufs sont leurs oncles. »

On prête aussi cette réponse à Buffon.

VILLEMAIN

Villemain avait un duel au pistolet.

« Tu n'as rien à craindre, lui avaient dit ses témoins : la cause de votre querelle est des plus futiles, X*** est très adroit, il ne te visera pas. »

X*** tire, et sa balle troue le chapeau de Villemain.

« C'est une trahison, s'écria celui-ci : il fallait me prévenir : je n'aurai pas mis mon chapeau neuf. »



Entrant à la bibliothèque de l'Institut, Villemain trouve Leverrier qui ne le salue pas ; il va à lui et lui dit : « Avez vous connu Lalande ?

— Non, dit l'autre.

— Eh bien, votre confrère Lalande, l'astronome, était fort poli ; je l'ai connu, moi, il était très poli. » Et il lui tourne le dos.



On disait devant Villemain, alors pair de France et ministre de l'instruction publique :

« Les lettres mènent à tout.

— Oui, dit-il, à condition de les quitter. »

LÉON GOZLAN

Hippolyte Babou avait recueilli avec le plus grand soin toutes les boutades que Léon Gozlan émettait devant lui, avec une certaine vivacité, sur ses confrères en littérature, même les plus illustres. Voici un extrait de cet album :

Chateaubriand. — Narcisse de la mer Morte ou du Jourdain, Homère pleureur et pas aveugle, lisant couramment l'*Iliade* sous la couverture de la *Bible*, espèce de saint Cristophe qui se fait porter par le Christ.

Lamartine. — Un voluptueux à cantique et à nacelle. On le canonisera sous ce nom : saint Alphonse de Parny.

Victor Hugo. — Un minutieux et un grandiose, Michel-Ange Meissonier.

Sainte-Beuve. — Croquant et fondant onctueux et savoureux ; un vrai pâté d'anguilles.

Alfred de Vigny. — Une admirable extinction de voix.

Alfred de Musset. — Lord Byronet.

Henry Mürger. — Polyte Musset.

Octave Feuillet. — Musset avait une tirelire d'or où il jetait ses gros sous en rentrant, quand il était gris. Petit jeune homme pauvre, tu as cassé la tirelire, et te voilà riche.

Ernest Renan. — Le plus doux des hommes cruels : Fénelon-Strauss, auteur de la *Vie de Jésus.*

Guizot. — J'ai rencontré un jour, sur un glacier suisse, un Anglais éloquent qui parlait français. Si ce n'est pas M. Guizot, qui est-ce donc ?

Thiers et Scribe. — O le grand historien, cet Adolphe Scribe ! ô le grand vaudevilliste, cet Eugène Thiers !

George Sand. — Talent viril, dit-on. Pas du tout. Romancier pour femmes.

Jules Sandeau. — Ah ! celui-ci, talent très viril ! Romancier pour dames : voilà la nuance.

Madame de Girardin (Vicomte de Launay). — La muse de la patrie établie marchande de modes, rue Vivienne.

Stendhal. — Un Mérimée bouillonnant.

Mérimée. — Stendhal en gelée.

Armand Marrast. — Armand Carrelet, jolie réduction du grand Armand, pas Richelieu, Carrel !

Gustave Planche. — Vicaire Savoyard, de la confession protestante des *Deux-Mondes.* Il prêche à la chapelle Saint-Benoît, au premier étage, au fond du jardin, la porte à droite.

Méry. — Gascon de Marseille. Il affirme que je ne suis jamais allé aux Indes, parce que, n'y étant jamais allé, lui, il ne m'y a jamais rencontré, moi. Te tairas-tu, Bouche-du-Rhône ?

Michelet. — Une voix de femme... une voix d'enfant... Plaintes, gémissements, des cris de détresse... Ah ! c'est déchirant !... Je suis ému, j'accours..., ni enfant ni femme ! un homme souple et fort se jette à mon cou, m'étreint et me terrasse. C'est un assassin, c'est un filou... C'est Michelet !

Alphonse Karr. — Le bon sens printanier, un buisson d'épines, piquant et parfumé. Il a trop souvent quitté Paris, trop habité Saint-Adresse, trop résidé à Nice, trop *sauveté* ci, trop jardiné là... Il a fini par avoir l'air provincial. J'ai eu quelquefois envie de l'appeler Karr-Cassonne.

Louis Veuillot. — Voilà le marchand de marée :

« Talent qui glace, qui glace ! talent nouveau ! » Bouchez-vous le nez, mon ami.

Balzac. — Hercule en pantoufles, faisant des feuilletons aux pieds de ses créanciers.



Après les trois glorieuses, alors que l'on plantait des arbres de la liberté au bout de chaque rue, Léon Golzan dit un jour : « Nous vivons aujourd'hui sous le règne de Peuplier Ier. »

UN IMPÉRIALISTE

Le grand-père du baron Toussaint (en littérature M. René Maizeroy) était un ancien officier de la grande armée. Il n'avait point pardonné à la Restauration : le jour où l'on exposa le corps de Louis XVIII, il mena son fils devant le catafalque :

« Sens, mon petit, lui dit-il, comme ça pue un Bourbon ! »

LES LIONS DE L'INSTITUT

On trouva un matin sur l'un des lions de la fontaine de l'Institut, aujourd'hui démolie, les quatre vers que voici :

Que fais-tu dans ces lieux, souverain du désert ?
— Je suis de l'Institut. Tu vois mon habit vert.
— Et quel sont tes moyens de charmer et de plaire ?
— Ami, je fais comme eux, nuit et jour de l'eau claire.

BALZAC

Harassé de travail, Balzac s'avisa de prendre un secrétaire. Il engagea Charles Lassailly, ce ferreur de cigales, cet amoureux de la lune, en qualité de manœuvre littéraire.

Balzac faisait réveiller à une heure du matin le pauvre Lassailly, et lui disait :

— Vous avez encore de vieilles habitudes. Vous dormez la nuit. La nuit on travaille. Voici du café. Prenez-en, et travaillons.

Il y avait sur la table une main de papier blanc.

Balzac, debout en sa robe de moine, allait, venait, improvisait, en arpentant la chambre :

— Ecrivez : « Acte premier, scène première... Victoire, cuisinière, et Roblot, le caissier, sont en scène. »

C'était *l'Ecole des Ménages*.

Balzac parla, dialogua ainsi jusqu'au jour. A sept heures du matin, Lassailly, accablé de sommeil, entendit le maître lui dire :

— Maintenant, recouchez-vous. Je vous ferai réveiller à midi, vous reprendrez du café et nous continuerons ! »



Comme on parlait devant Balzac de sa noblesse et de ses armoiries, quelqu'un, maladroitement, affirma que les Balzac d'Entraigues, une famille qui existait, ne le reconnaissaient pas pour parent.

« Tant pis pour eux ! » fit Balzac, superbe.

DEUX LETTRES

J'ai trouvé sur une vieille page de journal deux lettres que l'un de ces curieux, comme il en foisonne tant aujourd'hui, avait mises là, sans doute pour désespérer à l'avance tous ceux qui écriront des lettres, tous ceux qui aimeront, tous ceux qui pleureront, et qui, trop faibles pour souffrir seuls, tâcheront de se consoler ou d'apaiser leur mal, en le décrivant à celui ou celle qu'ils désirent. Quelle tristesse qu'aimer ! Quelle tristesse que d'être à la merci du premier fureteur, qui vous livre ainsi au public, déshabillés, nus, et dans l'accablement d'une passion mortelle !

Et cependant, pour nous, quelle source de douloureux plaisirs, ces vieux papiers ! Sont-ce nos tourments qui renaissent, nos amours passés que

nous revoyons ? Est-ce la chimère après laquelle nous courons tous, que nous touchons ici, vivante et comme immortalisée ?

Qui le sait ? Chaque âme a ses deuils, qui sont pour elle un monde dont elle ne s'évade pas. Et de ces restes d'amours évanouis, comme des feuilles que l'automne disperse, jaillit, pour chacun de nous, une émotion qu'il ne saurait communiquer à personne.

De toutes les reliques qu'il m'a été donné de posséder, jamais aucune ne m'émut autant que ces deux lettres d'une tragédienne célèbre et délaissée : lorsque je les lus, toutes mes tristesses me revinrent au cœur, et je me demandai presque si ce n'était point moi qui les avais écrites, tellement elles s'accordaient à l'aventure, banale certes, mais qui vient de remplir ma vie pendant trois belles, charmantes et terribles années.

Ma foi, pourquoi ne pas les copier, ces lettres ? L'indiscrétion ne vient pas de moi, mais d'un autre, qui ne savait pas, en déterrant ces chiffons de papier, qu'une jeune femme pleurerait si lâchement, le jour où elle les découvrirait. Elles sont de Rachel, ces deux lettres que je relis sans cesse, de Rachel au plus fort de sa carrière glorieuse, et les gens qui ont aimé, sentiront en les lisant combien une femme

reste femme, même lorsqu'elle est tragédienne, au moment où un sentiment sans merci la navre et lui enlève tout orgueil.

Je voudrais qu'on lut ceci, non comme un document historique, mais comme une plainte aussi forte que celle de la Religieuse portugaise ou celle du Jacques Bonheur de *Florence Dervaux*.

I

Rachel est en tournée, elle écrit à son amant, sans doute dans la même ville qu'elle :

Rouen, juin 1840

Il est onze heures. Je viens de souper, je rentre dans ma chambre pour causer avec vous, qui avez été si méchant pour laisser votre pauvre Rachel dans l'inquiétude et le chagrin, qui, pendant deux jours, m'avez laissée seule sans nouvelles... Enfin, il faut souffrir et se taire.

Espérant vous voir arriver, je n'ai pas quitté mon balcon de la journée entière, mes pieds dans l'eau...

Non que je me plaigne, si je vous avais, encore ! Mais tout est contre moi... Qu'ai-je fait ? Je l'ignore. C'est-à-dire que je ne suis pour rien dans ce qui s'est passé depuis deux jours. Je vous avais écrit, mais il paraît

que ma lettre n'a point dépassé la porte de l'hôtel. Quant à celle-ci, je suis persuadée que vous la lirez, car moi-même la remettrai à un commissionnaire.

Je pars demain à quatre heures pour le Havre: Il faut bien s'embarquer seule, puisque vous n'avez pas voulu faire le voyage avec celle qui vous aime.

Comme vous m'avez reçue cruellement au théâtre, l'autre soir ! Ah ! Vous m'avez fait bien mal.

Et pourtant, il y a presque de la joie dans ma lettre; je vais vous en dire la cause, et vous m'excuserez alors. On ne m'a pas jeté des couronnes de fleurs aujourd'hui, et cependant je suis contente... Mais vous m'avez applaudie, je vous ai vu, je ne vous quittais pas des yeux. Si ma représentation a été satisfaisante, c'est à vous que je le dois. Vous voyez donc que, quoi qu'il arrive, je ne peux vous quitter. S'il vous restait par hasard un reste d'amitié pour moi, faites-moi réponse à ma lettre. Je vous laisse le maître : je n'ose vous envoyer encore mille baisers, je craindrais un refus. J'attends ma permission.

Votre dévouée, RACHEL.

II

Deux jours plus tard:

Il est cinq heures ; je reviens du Havre. Ma première demande à l'hôtel est une réponse à ma lettre et je n'ai

rien. C'est donc la fin, vous ne voulez plus me voir. Mais, pour Dieu ! répondez-moi.

Voulez-vous me permettre de venir vous voir... C'est de la cruauté... Je pourrais au moins me justifier, si toutefois j'ai besoin de me justifier... Si vous craignez de m'écrire, faites-moi dire verbalement oui ou non.

J'attends avec impatience un mot, un petit mot.

RACHEL.

Quelle anxiété, quel désespoir ! Mais que l'on ne parle point de bassesse ou de lâcheté. Celui, celle qui aime, alors même qu'ils sont trompés, abandonnés, oubliés, bafoués, aiment-ils moins ? Ils aiment, ils continuent à aimer, et tandis que l'autre cherche ailleurs de nouvelles victoires, seuls, écrivant ou relisant de lamentables chants d'amour, ils songent à ce qu'ils voudraient ne pas avoir perdu.

GÉRARD DE NERVAL

Gérard de Nerval avait déjà ressenti les premières atteintes de la folie, et le médecin qui le soignait avait recommandé à ses amis de veiller à ce qu'il ne bût que peu ou point de vin pur.

Un jour, Victor Hugo, de connivence avec Alphonse Karr, composa quelques bouteilles d'eau rougie, les cacheta, les roula dans la poussière, et il invita Gérard de Nerval à dîner. Celui-ci fut très gai pendant le repas et feignit de trouver le vin délicieux. Mais, en sortant de chez Hugo, il dit à Alphonse Karr :

« Victor s'assagit. Il est en train de devenir royaliste.

— Tu crois ?

— J'en suis sûr : il met de l'eau dans son vin ! »

CE QU'ON PEUT LEUR DIRE

Lorsque George Sand rompit avec Chopin, elle lui dit : « Mon ami, il faut nous quitter ; votre... musique est trop fatiguante .»

Chopin s'en alla sans crier.

A quelque temps de là, comme une femme, qui savait que Chopin était, dans l'intimité, un piètre exécutant, demandait à Madame Sand, pourquoi, au lieu de tant de raisons vraies qui s'offraient, elle avait été en inventer une qui ne tenait pas debout, l'amie de Pagello répondit sans sourciller : « Ma chère, il faut toujours flatter les hommes ! Il ne s'en trouvera jamais un pour se fâcher quand on lui donnera cette raison ! »

VICTOR HUGO

A l'époque où le prince Louis-Napoléon n'avait pas encore vaincu le général Cavaignac, Charles Hugo, qui débutait dans la carrière du journalisme, se permit contre *le National*, feuille officielle du général, une agression qui faillit amener un duel. L'affaire fut arrangée par l'intervention d'amis communs.

Cependant, on prévint le noble père de l'imprudence commise par son fils.

« Le malheureux ! s'écria Victor Hugo, j'avais toujours prévu qu'il finirait par me compromettre ! »

MÉRIMÉE

A Corfou, le long des routes, les enfants vous suivent avec ce souhait : « Puissiez-vous jouir de vos yeux ! »

Et M. Bourget nous rapporte que Mérimée eut des larmes au bord des paupières la première fois qu'il l'entendit.

CONTRE LES CRÉANCIERS

Monselet, fort prodigue et mal loti par la fortune, avait trouvé un moyen original de dépister ses nombreux créanciers.

Il avait tracé à la craie, sur la porte de sa mansarde, le chiffre cabalistique : n° 100, et mis au dessous cet alexandrin de circonstance :

Approche si tu peux, et poursuis si tu l'oses !

Interloqués, les créanciers s'arrêtaient devant cette barrière improvisée. Et si, d'aventure, un d'entre eux plus impatient s'avisait de soulever le loquet, de l'intérieur, Monselet criait aussitôt, d'une voix alarmée :

— Il y a quelqu'un !

On n'insistait point... et l'on s'excusait !

LE COLLÈGUE

Au temps où Victor Hugo passait ses vacances près du lac de Genève, il recevait de nombreuses visites des lettrés du pays.

L'un d'eux vantait un jour avec feu, à la table du poète, Victor Cherbuliez, son collègue à l'Académie. Victor Hugo gardait un silence olympien.

Comme on insistait pour avoir son opinion et pour recueillir un compliment confraternel, le poète laissa tomber ces mots :

« M. Cherbuliez, je ne le connais pas, mais j'en ai entendu parler. »

WORDSWORTH

Lorsque l'on annonça à Wordsworth le mariage de Robert Browing et de Elisabeth Barrett, il s'écria :

« J'espère qu'ils pourront *s'entendre.* Personne autre qu'eux n'en serait capable ».

EPITHALAME

Pour célébrer les amours de la Ristori et de Legouvé, Banville fit ce quatrain dont le rythme lui paraissait convenir au génie de cet auteur étriqué :

Madame Ristori
A Paris eut c'tort i-
Mens' d'avoir un goût vé-
Hément pour Legouvé.

UNE LEÇON DE FRANÇAIS

Nodier lisait dans une séance particulière de l'Académie l'article *Abolition* du dictionnaire : « Abolition, etc... prononcez Abolicion.

— Votre dernière remarque me paraît inutile, dit M. de Foretz, car on sait bien que devant l'*i*, le *t* a toujours le son du *c*.

— Mon cher confrère, ayez *picié* de mon ignorance, répondit Nodier en appuyant sur chaque mot, et faites-moi l'*amicié* de me répéter la *moicié* de ce que vous venez de me dire. »

LES ALBUMS D'AUTOGRAPHES

C'était une habitude à la fois charmante, impolie et stupide, que celle des albums d'autographes. Le plus souvent, l'auteur à qui l'on demandait un mot se trouvait agacé par la nécessité où il était de trouver rapidement quelque chose qui fut présentable. Alfred de Musset était passé maître à ce jeu. L'on peut citer aussi ce quatrain de Glatigny, écrit pour une dame du Mans :

Sur cet album, où tout fait preuve, en ses escrimes,
Plume, crayon, talent commençant, talent mûr ;
Je dépose à mon tour ces innocentes rimes,
Comme on laisse en passant son ombre sur un mur.

Barbey d'Aurevilly, la première fois où on lui présenta un album, y déposa cette perle :

Les albums sont des parcs à huîtres qui, toutes, se croient des ostendes.

Dinah Samuel se contenta avec ce distique :

Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Devrait bien des albums arrêter les complots !

Mais la palme en ce genre revient à Charles Monselet et Aurélien Scholl. Un jour, près de Menton, une jeune étrangère leur demanda quelques mots. Monselet sans sourciller, écrivit :

Ecrit le trois janvier,
En mangeant une orange
A l'ombre d'un palmier.
Étrange ! Etrange ! Etrange !

Et il passa la plume à son camarade de *l'Evénement*, qui, avec un flegme non moins outrancier, se contenta avec ceci :

Ecrit le trois janvier,
A l'ombre d'une orange.
En mangeant un palmier.
De plus en plus étrange !

ÉMILE AUGIER

On trouve dans la *Gazette Anecdotique* du 15 juillet 1880, le billet suivant :

Mon cher directeur,

Le comédien qui vous remettra ce mot me dit qu'il est comique.

S'il l'est, remerciez-moi ; s'il ne l'est pas, remerciez-le !

Tout à vous,

ÉMILE AUGIER.



Augier disait de Louis Veuillot : « C'est le bâtonniste devant l'arche, chantant le *Dies iræ* avec un mirliton. »

LE DISTRAIT

Le professeur Verneuil était sujet à d'énormes absences.

Il dînait un soir chez des intimes, et la maîtresse de la maison lui dit sans façon :

« Cher docteur, vous qui êtes si adroit, découpez-moi ce gigot, voulez-vous ?

— Bien volontiers », répond le chirurgien.

Il saisit le gigot avec autorité et y plonge le couteau. Puis un phénomène étrange se passe dans son esprit ; il tire de sa poche de la charpie, une bande de linge, exécute un pansement en bonne forme devant les convives ébahis. Après quoi, sans sortir de son rêve, il murmure d'un ton rassurant :

« Là !..., avec du repos et des soins, ça ne sera rien ! »

UNE PAROLE ÉTERNELLE

« Il y a deux sortes de gens, disait Banville : 1° ceux qui comprennent Shakespeare, 2° les mouchards ! »

MARCELLIN BERTHELOT

Il n'était avide que d'honneurs. Aussi Renan lui composa cette épitaphe :

« Ci-gît Berthelot ; c'est la seule place qu'il n'ait pas ambitionnée ! »

UNE PETITE FABLE

Un poète parnassien composa la fable suivante :

Zola dans un miroir, complaisamment se mit à rire.

MORALITÉ

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

LE CONNÉTABLE

On a imprimé tellement de sottises à propos de Barbey, qu'il est devenu assez facile d'être original en parlant de lui, pour peu que l'on veuille rester dans les limites de la raison.

Cependant je n'irai pas pondre un essai sur lui : j'estime que le meilleur moyen de le faire connaître et par suite aimer à la passion, est de répéter quelques-uns de ces mots qu'il jetait avec une si fastueuse prodigalité. Tout n'est peut-être pas vrai là-dedans ; mais cela ne fait rien, puisque chacune de ces boutades le montre en belle posture et sous un jour qui s'accorde avec ce que nous savons de son caractère.

Il restera aux sots le droit de critiquer cette attitude à panache ; mais déjà les gens qui aiment

les bons mots et la verve seront avec le Connétable, « sans peur et sans reproche » du point de vue de l'honneur comme de celui de l'esprit.



Barbey écrivit un jour de colère à une comédienne :

On change parfois le nom que l'on porte.
Au théâtre, et pour des benêts
Vous vous appelez Marthe, appelez-vous donc morte.
Pour moi, vous l'êtes à jamais.



C'était en 1868. Barbey d'Aurevilly, que deux de ses œuvres, *Les Prophètes du passé* et *Une vieille Maîtresse,* avaient mis en lumière tout autant que l'excentricité voulue de ses allures, venait parfois passer une heure dans un café voisin de l'Odéon, rendez-vous d'hommes de lettres et d'artistes que Baudelaire fréquentait lui aussi.

Assis à la même table, les deux écrivains se livraient sur tout et à propos de tout à des discussions d'autant plus vives et bruyantes que Baudelaire prenait un malin plaisir à aguicher Barbey d'Aurevilly par les déclarations les plus inattendues et les plus intempestives.

C'est ainsi qu'un soir, cherchant à le mettre en colère, il lui dit d'un ton de défi et de cet air sardonique qui lui était particulier :

« Moi, je ne crois pas en Dieu. »

Au lieu de s'emporter, Barbey l'enveloppa d'un regard de pitié et, très calme, un peu railleur, répliqua :

« C'est dommage ; il vous eût bien aimé. »

Déconcerté par cette réponse, Baudelaire reprit :

« Vous parlez comme Louis Veuillot. »

Barbey d'Aurevilly se redressa, comme piqué au vif :

« Ah ! pardon, Monsieur ; ne confondons pas, M. Louis Veuillot est un bedeau, tandis que moi, je suis un cardinal. »



Lamartine appelait Barbey : *Le duc de Guise de la Littérature.*



Barbey terminait un billet ainsi : « Mille respects autour d'une affection inviolable comme des perles fines autour d'un diamant. »



Barbey d'Aurevilly estimait que la renommée faite à certaines actrices était souvent exagérée. C'est ainsi qu'il méprisait une comédienne nommée Duverger. Comme il avait dirigé contre elle, dans *la Veilleuse*, un article qui fit tapage, la donzelle jura de se venger publiquement.

Un soir, à l'Opéra-Comique, à la répétition générale du *Premier jour de bonheur*, elle aperçut le critique dans un fauteuil d'orchestre. L'acte fini, au moment où il passait devant sa baignoire :

« Canaille ! cria la comédienne ; et, se dressant, elle brisa son éventail, d'un coup sec, sur la main de Barbey d'Aurevilly qui ne broncha pas.

— Canaille ! » répéta-t-elle plus fort.

Alors, Barbey se tournant vers le prince Demidoff, qui accompagnait Duverger ce soir-là, lui dit tranquillement :

« Prince, reconduisez cette dame au lavoir. »



A un visiteur un peu surpris de le trouver vêtu d'un gilet et d'un caleçon rouges, Barbey répondit :

« Oui, Monsieur, vous me voyez en bourreau, pour la femme Sand. »



Barbey d'Aurevilly, arrivant un jour à la Maison-Dorée pour y déjeuner, ne trouvait plus une seule place libre. La salle était comble. Il avisa, cependant, dans un coin, une table assez grande devant laquelle était assis le vicomte Armand de Pontmartin. L'auteur des *Diaboliques* et l'auteur des *Lundis de Madame Charbonneau* étaient à couteaux tirés. Néanmoins, Barbey d'Aurevilly s'approcha de son ennemi et, le saluant poliment :

« Vous m'obligeriez infiniment, Monsieur, en m'autorisant à prendre un siège près de vous. Il n'y a plus une seule place dans la salle.

— Je regrette, Monsieur, répondit M. de Pontmartin d'un ton hautain, mais je mange toujours seul ! »

Alors, désignant avec sa badine les huîtres qui étaient devant le vicomte, M. d'Aurevilly, de sa voix la plus sonore :

— Cornedieu, Monsieur, vous êtes pourtant treize à table ! »



Il n'y a qu'un gentilhomme pour avoir le culte

de la femme et de l'amour au point d'écrire cette chose délicate et charmante :

« En donnant le nom à un enfant, il faut penser à la femme qui, un jour, aura à le prononcer. »



Ayant eu maille à partir avec Buloz, en 1863 Barbey perdit son procès que Gambetta, son avocat, avait plaidé d'une manière absurde, à côté du dossier.

Au cours de son improvisation, Gambetta qui avait des prétentions à la littérature, compara le futur auteur des *Diaboliques* au poète Voiture.

« Il est possible, Monsieur et cher ami, lui dit Barbey d'Aurevilly, que mon talent ressemble à celui de Voiture, mais vous avez certainement plaidé comme un fiacre ! »



Le « Connétable des lettres » rencontra un jour Louis Blanc dans un café de la rive gauche.

On sait que le grand homme de 48 était d'une taille plutôt exiguë. Au cours de la conversation, il avait tiré son crayon pour prendre des notes, et comme il l'oubliait sur la table de marbre, Barbey d'Aurevilly lui dit avec une politesse exquise :

« Monsieur, je crois que vous oubliez votre canne ! »



Certains jugements de Barbey sont une joie ; il ne s'agit plus de vrai ou de faux ; c'est un moule qui s'applique sur un visage, et le réforme, bon gré, mal gré, pour toujours. En voici quelques-uns, qui résument sa manière :

Mme de Sévigné : « La Célimène de la maternité. »

Stendhal : « Un tartufe intellectuel ; il commença par jouer sa comédie aux autres, et devint, comme tous les Tartufe, son propre bonhomme Orgon à lui-même. »

Alexandre Dumas : « Conteur aimé des esprits qui conçoivent le plaisir littéraire comme une tasse de chocolat prise sur le bout d'une table de café. »

Humboldt : « Le grand chroniqueur, le grand gazetier de la science et de la nature, l'immense commère du globe. »

Tocqueville : « Esprit au visage froid, des opinions et pas de métaphores. »

Sismondi : « Esprit lourd, de race italienne, mais de race italienne émigrée en Savoie ; il avait contracté les goîtres du pays. »

Mirabeau : « Un porc à longue crinière, qu'on prit trop facilement pour un lion. »

Mérimée : « Le monsieur de Bois-Sec de la littérature contemporaine. » Et encore ceci sur ses *Lettres à une inconnue* : « Dégorgement de perroquet indigéré. » Et encore sur sa *Chronique de Charles IX* : « Walter Scott mis en vignettes. »

Edmond About : « Le gamin qui abaisse le marchepied de la voiture de Voltaire et qui ramasserait les bouts de cigare de Voltaire, si Voltaire fumait. »

Victor Cousin : « Marionnette effrénée. »

Mignet : « Un talent blond filasse. »

Dupin : « La petite vérole est la seule ressemblance qu'il ait avec Mirabeau. »

Villemain : « Un vieux prix d'honneur. « Et encore : « Villemain, qui s'est fait grave de peur de n'être rien. »

Emile Augier : « Le poète du bourgeois. »

***

Parlant de la philosophie allemande : « C'est de la plaisanterie, dit Barbey, que ressortent tous ces systèmes, qui veulent expliquer ce monde de mystère et en supprimer le crépuscule. »

⁂

C'était un soir d'hiver, Barbey d'Aurevilly quittait le *Gil Blas*, qui occupait alors un entresol à l'angle du boulevard et de la place de l'Opéra. Il pleuvait. La chaussée glissante était encombrée de voitures. Au premier pas que fit l'écrivain sur le boulevard, une de ces personnes que leur profession oblige à s'intéresser aux passants, prit son bras et pria Barbey de lui faire traverser la chaussée. Grave, digne, le haut de forme étincelant, ganté de blanc, chaussé de vernis, Barbey arrondit son bras comme il eût fait pour une princesse, prit mille précautions pour passer parmi les voitures et arrivé en face, sur le trottoir où la belle allait exercer ses fonctions, salua d'un geste large et dit :

« Vous êtes *chez vous*, Madame ! »



Barbey est tout entier dans un mot comme celui-ci :

« L'immense bêtise du suffrage universel acceptée, — qui sera la honte du XIXe siècle (à faire crever de rire nos neveux, s'ils ne sont pas des crétins absolus) — pourquoi les femmes ne voteraient-elles pas aussi bien que les hommes ? Ne font-elles

pas partie de l'*Universalité* ?... Pourquoi cette *inégalité* de fait devant cette *égalité* de principes ?... Pourquoi, si le valet de chambre vote, la femme de chambre ne voterait-elle pas ?... »

Et comme tout cela est vrai : le suffrage universel des femmes de chambre, si l'on peut dire !



A son arrivée à Paris, Mistral vint chez Barbey d'Aurevilly :

« Comment, s'écria Barbey, vous êtes Mistral, vous ?

— Moi-même.

— Mais, alors vous n'êtes pas un berger.

— Hélas ! non.

— Vous avez reçu de l'éducation ?

— Hélas ! oui.

— Vous êtes bachelier, peut-être ?

— Je suis bachelier. »

Barbey redresse la tête et darda sur l'auteur de *Mireille* un regard farouche : « Monsieur, quand on s'appelle Mistral et qu'on habite la Crau, on ne porte pas de gants ; on s'habille de peaux de bouc, on garde les brebis et l'on se nourrit d'olives sur la montagne — ou bien, l'on avertit le public dans une préface. »

⁂

Barbey détestait Augier, Sardou, il leur préférait le drame de d'Ennery, qui faisait « rire et pleurer tout ensemble. »

— Toutes les pièces de d'Ennery, plaisantait-il, réussissent parce que d'Ennery est juif. Etant juif, il ne peut donner une pièce sans intérêts. »

A quoi d'Ennery assez adroitement, répondait du tac au tac.

« On voit que d'Aurevilly est bon chrétien. »



En 1880, le *Petit Bignon*, aujourd'hui restaurant Paillard, était le restaurant de prédilection des gens de lettres et des journalistes.

Barbey d'Aurevilly y fréquentait régulièrement.

Un soir, des amis firent asseoir à sa table Jules Vallès, encore tout frémissant de sa participation à la Commune de Paris.

Le contraste était piquant entre ces deux hommes : Barbey représentait « le trône et l'autel », le parti « chevau-légers » de Charles X, le Roi et son drapeau blanc. Vallès, c'étaient les idées nouvelles, le Socialisme, la Révolution !

La rencontre fut courtoise et la discussion ardente.

Les répliques se croisèrent comme des lames d'épée.

Enfin, désireux de pousser à bout son adversaire, Vallès s'écrie :

« Ce qu'il me faut, Monsieur, c'est cent mille têtes de bourgeois ! »

Barbey d'Aurevilly de riposter froidement :

« Et moi, Monsieur, je me contenterai d'une seule : celle de Sarcey ! »

⁂

« En fait de femmes, dit Barbey, c'est dans les huîtres que l'on trouve les perles. »

⁂

Un soir d'été que M. Barbey d'Aurevilly se promenait aux Champs-Elysées avec M. Paul Bourget, il aborda une jeune personne errante. M. d'Aurevilly lui tint tout aussitôt des propos éblouissants et bizarres. La petite femme trouva ce vieux si « rigolo » que, pour marquer sa joie, elle le saisit à bras-le-corps, le souleva (car elle était robuste et rablée), le secoua en l'air comme un polichinelle cassé, puis le reposa à terre en s'esclaffant.

M. d'Aurevilly ne se troubla pas pour si peu; mais fort tranquillement et d'un air de dignité indulgente :

« Elle est familière, » dit-il.

⁂

A l'un de ses amis qui s'étonnait de le trouver si merveilleusement sanglé dans sa redingote, Barbey répondit :

« Monsieur, si je communiais, j'éclaterais. »

⁂

Barbey disait de M. Bourget : « Il écrit avec de la gomme à effacer. »

⁂

Une autre fois, il racontait qu'il avait connu dans sa jeunesse l'abbé de la Croix-Jugan (le héros de l'*Ensorcelée*). L'abbé commandait alors je ne sais quelle milice royale ; il était épouvantable à voir, le visage labouré de cicatrices et les deux mâchoires soudées l'une à l'autre, de sorte qu'il ne pouvait parler.

« Mais alors, comment s'y prenait-il pour commander ?

— Il rugissait, Monsieur ! »



Le christianisme de Barbey est une chose étonnante.

C'est ainsi qu'on lui a entendu dire ceci : « Il est heureux pour Notre Seigneur Jésus-Christ qu'il soit un Dieu ; comme homme il eût manqué de caractère : il n'était pas rablé comme Annibal. »



Un jour, comme M. d'Aurevilly, botté, parlait haut sous un arbre des Champs-Elysées contre lequel il s'appuyait, l'innocent toutou d'une vieille femme, assise à deux pas, leva la jambe contre la botte de M. le Connétable qui apaisa le geste menaçant de son interlocuteur par ces mots :

« Laisssez, mon cher, c'est comme de l'eau bénite. »



Barbey venait de publier un roman sur l'inceste. Un jour que Jean Lorrain venait lui rendre visite, il lui en offrit un exemplaire, avec cette dédicace :

« *A Jean Lorrain, seul capable de me comprendre.* »

— Mais, fit Jean Lorrain interloqué... « seul ca-

pable de me comprendre... » je n'ai pas de sœur, Maître ? »

Et Barbey de répliquer avec sa voix tonnante :

— Mais, Monsieur, n'avez-vous pas votre vieille mère ?

⁂

Barbey d'Aurevilly, sur le point de mourir, fit appeler un prêtre.

Après avoir confessé ses péchés, et comme le prêtre allait lui donner l'absolution, l'auteur des *Diaboliques* l'interrompit :

« J'ai commis une faute dont j'avais oublié de vous parler. J'ai eu la faiblesse de joindre à mon simple nom de Barbey le mot d'Aurevilly, et certainement, en me décernant ainsi une noblesse usurpée, j'ai trompé beaucoup de mes contemporains

— Ce péché est bien grave, répondit le prêtre, et je ne puis vous en absoudre que si vous faites une publique amende honorable à celui de vos amis qui a été le plus séduit par votre titre. »

Alors, se résignant, en loyal catholique qu'il était, le grand Barbey se souleva sur son chevet, et murmura d'une voix éteinte :

« Faites venir Paul Bourget. »

NOCTURNE.

L'on n'admettait pas, autrefois, les libertés que les gazetiers ont prises de nos jours.

Un matin, M. Challemel-Lacour recevait au Sénat, la visite d'un reporter anxieux de connaître ses intimités et qui notait scrupuleusement les moindres détails de sa chambre à coucher.

Lorsque l'inventaire fut achevé, Challemel-Lacour alla vers sa table de nuit, l'ouvrit toute grande, et, d'un geste courtois, désignant l'urne :

« Pardon, Monsieur, fit-il, je crois que vous oubliez ceci ? »

OSCAR WILDE

Certains qui vécurent près de lui prétendent que l'œuvre écrite du bel Oscar Wilde ne nous donne qu'une faible part de son charme, et que nous n'en conservons qu'un écho sans vigueur.

Quels regrets nous donnent-ils de n'avoir pas connu celui qui réunit ces perles sans défaut, les *Poèmes en Proses*, ce collier chatoyant, *Intentions*, ce théâtre sans égal à notre époque, ces aphorismes étourdissants, et ces essais où se découvre une logique si imprévue, comme *l'Ame de l'homme*...

Cependant, puisque notre seule fortune réside en ces fûts dispersés, ne conservons pas un dédain trop facile : en vérité, nous serions sots à vouloir l'impossible : relisons Oscar Wilde, et sachons voir la perfection de son œuvre, si inférieure qu'elle soit à

l'homme lui-même. Que possédons-nous de la Grèce, sinon quelques magnifiques débris ?



Le soir de la première représentation de *l'Eventail de Lady Windermere,* le public, parmi les acclamations, demandant Oscar Wilde sur la scène, il vint avec une cigarette aux lèvres et un tel air, que les spectateurs crièrent au scandale et le huèrent.

Wilde disait que la suprême joie consistait à se faire des ennemis.



Les artistes sont en dehors — au-dessus — de la société ; qu'ils y restent. Si quelques-uns se mêlent au monde, qu'ils ne cherchent pas à se prévaloir à cause d'une prétendue supériorité : les valeurs qu'ils possèdent, les hommes ne peuvent les reconnaître, parce qu'ils n'ont rien à échanger contre elles.

Malheureux Oscar Wilde qui ne voulut pas, qui ne sut pas rester éloigné du monde, dédaigneux, renfermé, plein de mépris.

Pourquoi chercher une justice absolue où ne se voient que les plus infimes conséquences ? S'être assis devant les tribunaux de son pays : faiblesse,

aberration ; un homme de pensée ne relève que d'un jugement, celui des siècles, qui le fondent sur les œuvres éternelles, mémorables, impassibles objets d'où coule une joie infinie.



« Quel âge avez-vous ? lui demanda le juge d'Old Bailey.

— Trente-neuf ou quarante ans, je crois.

— Vous êtes né en 1854 : cela fait quarante ans.

— Ah !... répliqua Oscar Wilde d'un air vague, comme si pour la première fois de sa vie on eût attiré son attention sur une chose de si peu d'importance.



Un jour de novembre, par une pluie fine, sur le quai de Clapham Junction, un ignoble plèbe dévisageait insolemment un homme gardé à vue par des policemen, qui le menaient en prison.

Il était en vêtement gris de convict, mouillé, trempé, transi de froid.

Et cet homme pleurait.

Aussi bien, pourquoi le plaindre ?

Rien en ce monde qui soit entièrement inutile ou fâcheux : son vice l'imposa au vulgaire, la prison lui fut une auréole aux yeux des gens sensibles.

Voilà qui suffisait pour lui faire une gloire.

DEGAS

M. Degas est, comme Becque, une boîte à sel d'où sortent parfois des étincelles. Il aime faire des mots; on dit même qu'il les prépare. Quoi qu'il en soit, écoutons-le et sourions!

On sait que Gustave Moreau, enfermé dans ses prétentions et son orgueil, prétendait vivre chez lui parmi ses rêves.

Cependant, vers la fin de sa vie, il entra à l'Institut et fut nommé professeur à l'Ecole des Beaux-Arts. « Un ermite qui sait l'heure des trains », murmura M. Degas.



C'est lui qui a donné de M. Mirbeau cette définition typique: « Un pompier qui fout le feu.»



A un salon, Degas se plante devant une toile d'un jeune confrère célèbre et à succès. Il regarde longuement, puis s'en va en disant :

« De mon temps, on n'arrivait pas ! »



Voyant un cuirassier passer au galop rue de Rivoli, M. Degas dit à la cantonnade : « Encore un qui fuit Detaille ! »



Un jour, M. Jean-Paul Laurens lui montrait une toile mélodramatique à laquelle il mettait la dernière main : *Frédégonde quittant la salle où vient d'être assassiné son amant.*

M. Degas, aimable, demande à son confrère : « Pourquoi donc Frédégonde quitte-t-elle le lieu du crime ? »

M. Laurens, verbeux, s'embarque aussitôt dans un récit mérovingien où défilent les noms de Chilpéric, Hetwige, Clodomir, Galswinthe...

Et M. Degas de riposter : « Non, mon cher, ce n'est pas pour ça qu'elle s'en va. Elle fout le camp *parce qu'elle ne tient pas avec le fond.* »

5

LES ZÈBRES

Alphonse Allais et M. Pierre Mille étaient, dans leur jeune temps, attachés aux services parisiens de *La Petite Gironde.*

Uu jour, le négus Ménélick offrit à M. Grévy deux zèbres. Le lendemain, les lecteurs de *La Petite Gironde* trouvèrent dans leur journal, la note que voici : « M. Grévy a recu en cadeau de l'empereur Ménélick deux zèbres. Ces animaux sont ainsi nommés à cause de leur rapidité. »

Le directeur parisien, en recevant la feuille, entra dans la plus grande fureur. Il fit appeler les deux coupables, et leur dit qu'à la première facétie de ce genre, il se verrait dans l'obligation de se priver de leurs services. De son air le plus calme, Alphonse

Allais propose une rectification. « Ah oui ! dit le directeur, il ne manquerait plus que cela : aller dire à nos lecteurs que nous sommes des imbéciles ; c'est une chose qui ne se fait pas dans le journalisme, Messieurs ! » Et sur ces mots, il congédia ses reporters trop fantaisistes.

Il faut croire que ce discours n'avait pas convaincu Alphonse Allais ni M. Pierre Mille, car deux jours après on lisait dans *La Petite Gironde*, un écho ainsi rédigé : « Il y avait dans la dépêche de nos correspondants parisiens sur le cadeau du négus Ménélick, une erreur évidente : les zèbres ne sont pas ainsi nommés à cause de leur rapidité ; ils sont ainsi nommés à cause de leurs zébrures. »

PAUVRE MUSSET !

Dans le numéro de décembre 1907 de la *Zeitschrift für franzosische Sprache und Litteratur*, M. Eugène Ritter, de Genève, se demande avec angoisse à quel poème ou à quel roman pensait Alfred de Musset, quand il écrivait dans *Namouna* :

Oh ! oui, n'en doutez pas, c'est un plaisir perfide
Que d'enivrer son âme avec le vin des sens,
Et de laisser tomber, *comme la jeune Elfride*,
La clef d'or de son cœur dans les eaux des torrents.

Ne pourrait-on pas nous laisser le droit de croire que Musset avait lu dans sa jeunesse, les *Mille et une Nuits* de Galland ? Ne pourrait-on pas également

nous laisser croire que Musset a inventé cette Elfride pour la rime, son plaisir et le nôtre ?

Mais ces érudits ignorent le charme qu'il y a à ne point savoir les choses avec une trop grande précision. Elles sont si bêtes dans ce cas.

COMME L'EMPEREUR

Un intime demandait à Félix Faure pourquoi, ayant le plus haut grade dans la Légion d'honneur, il ne portait que le ruban de chevalier.

Il répondit :

« Napoléon ne portait que le ruban de chevalier. »

GEORGES RODENBACH

Pendant la dernière maladie de Villiers, Rodenbach, qui avait un article à passer au *Figaro*, venait deux fois par jour demander s'il était toujours en vie.

WILLIAM BUSNACH

Pendant l'affaire Dreyfus, il envoya à ses amis des cartes de visite ainsi rédigées :

WILLIAM BUSNACH
Juif

LA NEF

Les histoires qui courent les salles de rédaction ne diffèrent guère, je le pense, de celles que raconte ma concierge. Cependant elles prouvent l'ignominie des hommes.

Il faut que j'en dise une, car elle marque le déplorable état où se trouvent les lettres françaises au début de ce siècle.

M. Elémir Bourges ayant terminé *la Nef*, apporta son manuscrit à M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, qui le lui rendit. Il n'est pas une personne connaissant l'imbécillité du public qui n'excuse M. Brunetière, directeur de revue : une nourriture trop forte peut tuer un débile. Il n'est pas un écrivain ayant lu *la Nef* qui ne blâme M. Brunetière, homme de lettres.

M. Elémir Bourges s'adressa à M. Ganderax, directeur de la *Revue de Paris*, qui agit avec lui comme M. Brunetière.

M. Stock, éditeur de M. Bourges, fit soumettre *la Nef* au prince de Brancovan, directeur de *La Renaissance Latine*. Ce jeune homme ne s'intéressa point à cette œuvre.

M. Elémir Bourges publia *la Nef* dans le *Mercure de France*, de juin à septembre 1904.

GÉROME

Gérome, qui s'était pris sur le tard d'une folie pour la sculpture, accepta cependant de faire le portrait d'une séduisante jeune femme qui l'en priait.

« Eh bien ! demanda-t-il à Mme de Z..., lorsque celle-ci vint contempler le tableau, êtes-vous contente ?

— C'est superbe ! C'est admirable ! Cependant...

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je l'aurais voulu peut-être un peu plus décolleté.

— Pour ça, Madame, répond Gérome, il faut vous adresser à mon ami Maurice de Lambert, le peintre des chats. »

LA COMÉDIENNE ET LE CARDINAL

A Forges-les-Eaux, un été, Mademoiselle Marie Leconte se promenait avec le cardinal Mathieu :

« Votre Eminence sait que je suis damnée, lui dit-elle. Je suis au théâtre !

— Au théâtre ? reprit le cardinal. Alors, Mademoiselle, vous êtes déjà dans le purgatoire ! »

LE MÉPRIS

Ce n'est pas de ce mépris sans portée, grâce auquel le bourgeois chasse de la cité morale le poète et le vagabond, dont je parlerai ici. Je suis une enfant à la recherche du beau, perdue dans une ville de marchands : je ne demanderai point ma route aux gens des caravanes, ni aux changeurs, mais je regarderai dans le ciel une étoile, et je lèverai mes bras vers elle, comme une statue oubliée.

Il y a de l'homme qui pense à l'autre — un journaliste n'a pas le temps de penser — une différence aussi marquée que celle qui sépare le jaguar du tapir ou de l'autruche. L'homme qui pense regarde l'autre, il en donne une définition : ce regard et cette définition s'appellent le mépris.

Carlyle, Chamfort, Taine, Renan, Flaubert, Villiers

de l'Isle Adam ont eu pour la brute humaine ce mépris qui n'est qu'une infinie justice.

De nos jours, je connais deux hommes qui savent mépriser : Elémir Bourges et Remy de Gourmont.

Elémir Bourges a écrit le final du *Crépuscule des Dieux*, où toute la société moderne, fondée sur la puissance de l'or, reçoit le soufflet que l'on réserve d'ordinaire aux escrocs. Dans *les Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*, Manès, au cours d'une terrible conversation avec le grand-duc Floris, lui montre la vanité de toutes choses, et surtout de ce qu'il y a de bassement humain dans la pensée, je veux dire la croyance. Ce livre, où toutes les grandeurs du monde laissent voir leur faiblesse, se termine par un hymne à l'inconnaissable, comme si, en un accès de folie subite, un bossu se dévêtait pour s'enorgueillir de sa bosse. Et lorsque l'on demande à M. Bourges quelles idées il fera victorieuses, dans la seconde partie de son livre, et sur quelle théorie il arrêtera l'ouvrage gigantesque auquel il consacre ses dernières énergies, cet homme simple répond : « Cela n'a pas d'importance : quand toutes les grandes thèses seront venues sur la scène, je fermerai le théâtre, il est inutile qu'on les revoie une seconde fois. Pour ce qui est de l'ordre dans lequel je les expose, cela ne fait rien, elles ont toutes

une égale valeur. » Nous avons là un mépris total, sans bornes ; tout a été pesé, et tout a été rejeté hors du van ; la brise emporte cette paille. Il y a dans Bourges un poète qui ne saurait s'arrêter nulle part dans son vol ; il dépasse les nuages, et voit au loin la terre comme un grain de sable que le hasard ballotte.

Remy de Gourmont comprend tout. « Cet homme a un grand pouvoir de mépris silencieux », a-t-on dit de lui. Il comprend tout et ne proteste point ; il sait même qu'il est vain de protester. Aussi ne fait-il que raconter ce qui est, simplement, sans tapage ; à peine si l'on voit qu'il sourit. Quelques mots de lui valent, par leur netteté, vingt pages de commentaire : « La machine à écrire rendra beaucoup de services aux journalistes ; cela va leur permettre de doubler leur production, sans augmenter leurs frais généraux — idéal de tout sage commerce. » — « L'amour libre ressemble en cela à l'amour légal que l'argent y réconforte le sentiment. » — « Ce qui frappa le plus l'empereur de Russie, en 1815, c'est que tous les Français avaient une montre dans leur gousset. Aujourd'hui ils ont tous quelques idées dans leur poche. » — « L'homme honnête et simple croit, c'est sa fonction. » — « Le citoyen est une variété de l'homme ; variété dégénérée ou primitive,

il est à l'homme ce que le chat de gouttière est au chat sauvage. C'est d'ailleurs un animal estimé et bien connu ; les savants qui l'ont choisi pour sujet de leurs patientes recherches se nomment Sociologues. » Nous avons ici une sorte de mécanicien amateur ; il connaît de la machine tout ce que l'on peut en connaître ; il sait les rouages, leurs raisons ; et il se contente de dire en passant : « Tout va bien ; cela marche de mieux en mieux : les appareils ajoutés depuis peu sont très intéressants ; continuez, mes amis, je vous regarde ». Et tout en secouant la cendre de sa cigarette, il s'éloigne, pour ne pas respirer la mauvaise odeur répandue par les ouvriers qui s'échauffent. Mais comme il n'y met pas d'affectation, il n'y a que les gens avertis à comprendre que c'est là une forme tranquille du mépris.

Femme, jeune, blonde et jolie, je passe chaque matin le peigne dans ces cheveux que la mort ternira ; puis j'agrafe en chantant un rang de perles sur ce col qui bientôt perdra sa forme ronde et pleine : il n'est pas jusqu'à ma beauté que je ne méprise. Et ce n'est pas pour lui préférer mon esprit : je laisse aux femmes laides un ridicule que ce siècle leur apporta.

FRANCIS JAMMES ET M. DE RÉGNIER

M. de Régnier avait rendu quelques services à M. Francis Jammes. Sans doute que celui-ci estima que ce n'était pas assez. Un jour il raconta que M. de Régnier avait épousé Mademoiselle de Hérédia *pour être nommé chevalier de la Légion d'honneur !*

SÉVERINE

Sa définition par Madame Marcelle Tynaire :

« Notre-Dame de la larme à l'œil ».

O MEUNIER ! O RODIN !

Madame Gérôme, la veuve du grand sculpteur, a décidé d'offrir à la Ville de Paris le groupe original en bronze à cire perdue de son superbe combat de gladiateurs, *Pollice Verso,* qui constitue certainement avec le *Gloria Victis* et le *Quand Même,* de Mercié, nos trois plus belles sculptures contemporaines.

Les Journaux.

HUYSMANS

Huysmans souffrait du cancer à la langue dont il est mort. A un de ses amis, qui s'inquiétait de son mal, il dit, en désignant l'excroissance qui gonflait sa gorge :

— Ils veulent me dépaver la gueule, mais couperont-ils le câble de ce ballon captif ?

POLITESSE

Lors de la première du *Prince d'Aurec* de M. Lavedan, quelqu'un dit : « Cette œuvre est très flatteuse pour M. Ludovic Halévy. »

SOUHAIT D'ENFANT

Madame Myriam Harry racontait un jour dans un salon qu'étant petite fille et ne sachant pas le sens exact de ce mot, elle aurait voulu s'appeler *Siphylis*.

LE PRÉSIDENT MAGNAUD

M. Victor Margueritte parlait à M. Magnaud de sa renommée *européenne*:

— Dites mondiale, s'exclama notre président.

⁂

Il signe *Président Magnaud*. S'il a un fils, nous verrons un Félix Président-Magnaud.

Et plus tard la fille de ce jeune homme se nommera sans doute Lucie Félix-Président-Magnaud-Goyau.

⁂

Ayant loué une villa à Château-Thierry, le dit président Magnaud l'avait baptisée *Simple Demeure*.

MADAME DANIEL LESUEUR

Madame Henry Lapauze, en littérature Daniel Lesueur, donna un mélodrame, *le Masque d'Amour*, qui tomba platement.

Le lendemain, M. Guy Launay (*alias* Nozière, *alias* Lévy ou Weyl, ou Kahn, je ne me rappelle plus) écrivit dans *le Matin* : « Au cinquième acte, le masque tombe, la pièce aussi. »

ART ET DÉCENTRALISATION

En août 1906, M. Louis Thomas, en voyage dans les Frances méridionales, m'envoya copie d'une affiche qu'il avait découverte à Arles, dans l'Arles des Aliscamps, de Saint-Trophime, dans l'Arles de Mistral :

Les 11 et 12 Août

Le Braconnier de Valcarès

Drame historique et local à grand spectacle, en 10 actes.

M. HOUVILLE	M. D'ALBIGNY	M. RAOULT
Grand troisième rôle de l'Odéon.	*Grand premier rôle de l'Odéon.*	*Premier rôle jeune de la Porte-St-Martin.*

1. **La Veille de Noël.**
2. **L'Amour en plein Soleil.**
3. **Une émeute à Arles.**
4. **Le Prêtre et le Juif.**
5. **Un Carnaval à Arles.**
6. **Monsieur l'Abbé.**
7. **Un Brave.**
8. **Pauvre Martyre.**
9. **Infâme.**
10. **La Justice du Braconnier.**

Et près de cet agréable morceau, le maire rappelait, par voie d'affiche également, l'arrêt du 21 frimaire an XIV, qui porte interdiction de s'introduire dans les arènes par escalade et effraction.

SANS RÉPLIQUE

N'est-ce pas Jean-Louis Forain qui appelait *Sigurd* « la Tétralogie des Pauvres » ?

UN PEU D'ÉRUDITION

Vous vous souvenez, sans nul doute, de la fameuse tirade des nez, dans *Cyrano de Bergerac*, sur quoi M. Rostand a établi une si admirable réputation ?

Voici quelques vers qui ne sont point étrangers à la chose ; ils viennent du *Charivari* de février 1834, à propos de l'organe respiratoire de M. d'Argout, lequel fut ministre et pas mal blagué par le *Charivari*, qu'a toujours ému le ridicule.

> La nature en l'ornant de ce nez luxarique
> Fit à Monsieur d'Argout un don économique,
> De toute sa famille à nos yeux attendris
> Il fait en ce moment l'amusement gratis.
> Nous vîmes récemment cette trompe modèle
> Servir selon le temps de riflard ou d'ombrelle,

Elle sert aujourd'hui de cheval de carton
Au moutard des d'Argout, de hochet au poupon,
De poupée à la fille et de coffre à Madame.
Puis, selon qu'un besoin à table le réclame,
Elle est casse-noisette ou bien tire-bouchon.

M. DE VENTRELONG

Un fâcheux dit un jour à M. James de Ventrelong : « Mon cher ami, l'on vous sait un grand garçon qui prépare Saint-Cyr. Pourquoi ne le reconnaissez-vous pas ?

— Comment diable voulez-vous que je reconnaisse l'enfant, s'écria M. de Ventrelong, c'est tout au plus aujourd'hui si je reconnaîtrais la mère. »

POUR FLAUBERT

« Tant que la phrase d'Elvire, derrière laquelle je me retranche, demeurera debout, M. Doumic devra se résigner à garder dans le talon la flèche que je lui ai décochée d'une manière très sûre. » R. P. Léon Séché *Pour Elvire*, Réponse à M. Doumic (*Revue Latine*, 25 août 1906).

⁂

« C'est le venin de la calomnie, marquée au coin du plus pur jésuitisme.

« Au nom d'un berceau, ne creusez pas une tombe.

« Les rugissements du carnassier supérieur que fut Napoléon.

« Le sol fécond où, dans un geste large, le semeur jette l'espérance des moissons blondes, deviendra le vaste et désolé cimetière, et dans les demeures, au coin du foyer déserté, les vieillards pleureront les enfants partis pour le voyage sans retour de l'assassinat international.

(Extrait de la harangue prononcée par le citoyen Meslier, député de la Seine, que l'on avait cité comme témoin dans un procès intenté à un maire antimilitariste.)



« La nouvelle machine de guerre, montée savamment par les réactionnaires contre la République, n'éclatera même pas dans les mains de ceux qui la manient, car elle contient plus de vent et de poussière que de venin et de boue. » — HENRY BÉRENGER, *L'Action*, 15 mars 1908.

M. JEAN LABÊTE... DIT RAMEAU

Après le dîner, dans une maison proche l'Etoile, on prend le café. La maîtresse de maison, son garçonnet sur les genoux, cause avec M. Jean Rameau. Naturellement, au bout d'un instant, la formule obligatoire :

— Vous nous direz bien quelque chose.

Et M. Jean Rameau dit quelque chose. Sourires, applaudissements, extase. M. Rameau revient près de la dame du logis, qui, cherchant à être aimable, dit à son fils :

— Comment s'appelle monsieur.

— Monsieur Jean...

— Jean comment ? Allons... Rappelle-toi. Monsieur Ra...

— Ra !... Ra !..., hésite l'enfant. Et tout à coup, triomphant : Rasoir !

PAPIERS PERDUS

En remuant de vieux papiers, chez M. James de Ventrelong, j'ai découvert quelques feuilles dans une chemise qui portait ce titre : *Le dict du virginal mariage,* tranche de vie en quatre discours plus ou moins rythmiques, par Ludovic de La Beaulieu, F.·. Rose-Croix.

Ces vers, que je n'hésite pas à transcrire, sont dédiés à M. Marcel Prévost.

I

LA CONFIDENTE

En vous mariant, ma chère,
Demain,
Vous rappellerez-vous combien
De mains

Jadis se promenèrent
Sous vos jupons, ma chère,
De finette et de basin ?

II

LA BELLE

Ah ! bien passés
Et trépassés,
Tous ces vieux fous,
Les rendez-vous
Du temps
Que j'oublierai
Demain !

Demain,
Je chanterai
Et m'en irai,
Très pure,
Trés sûre,
Vers cet aimé
Que seul connais,
Car seul légal,
Seul roi du pal
Légal !

Car c'est demain
Le très grand jour
Du sûr demain,

Du solennel,
Très officiel,
Péréternel
    Amour!

III

PRIÈRE DE LA MODERNE ESTHER

O jour que j'espérais,
Me mettant à l'étal
A travers tant de bals;
Espoir qui torturait

Mon âme désireuse
De montrer plus bas
Mes deux œufs sur le plat
Et ma poitrine osseuse;

Fais que ce soir Monsieur
En s'embrouillant un peu
N'aie que des yeux de myope,

Et ne me traite pas
Trop de Marie-Salope,
Voyant tous les dégâts!

IV

LE CHANT DE L'AMOUREUX

O toi que j'ai cherché à travers tant de rêves,
Lys virginal éclos aux roses du matin...

Et il continue en 14.000 pieds.....

DANSEUSE... ET PATRIOTE

Mademoiselle Cléo de Mérode, dans une tournée qu'elle fit en Allemagne, était poursuivie par un galant Teuton. Elle lui demanda brusquement l'emploi de ses journées. Le voilà qui se met à détailler une à une ses occupations aussi nombreuses qu'absorbantes.

— Mais, dit la ballerine après avoir un peu hésité, à quel moment donc hachez-vous de la paille ?

L'ŒIL DU LYNX

Un fournisseur de guitares populaires porte un jour à la Censure une romance intitulée *la Chanson de Mimi.*

— Impossible; fait un des censeurs. C'est un titre graveleux.

— Comment ? Mais il s'agit de Mimi, Mimi de *la vie de Bohême,* de la maîtresse de Marcel, de la grisette...

— Ça dépend comme on entend le mot, répond d'un air calin le terrible censeur.

LA BASSE-COUR

Au moment où Mademoiselle Sorel était pensionnaire de l'Odéon, une soubrette, révoltée par le silence que l'on faisait sur toutes les actrices de la maison, sauf celle-là, dit au secrétaire ;

— Il y a des artistes ici. Pourquoi donc seraient-elles dédaignées, tandis que tous les jours on fait passer dans les journaux des réclames pour les grues ?

Mademoiselle Sorel, instruite du mot, répondit du ton le plus aimable .

— Elle a parfaitement raison. Du moment que l'on fait de la réclame pour les grues, on peut bien en faire aussi pour les dindes.

FABLE-EXPRESS

Dans son premier et unique numéro, *l'Acanthe*, revue littéraire dirigée par M. Charles Moulié, publia le morceau que voici :

LE NÈGRE

FABLE

Un nègre, étant prié chez son ambassadeur
Et, n'ayant pas d'habit, était fort ennuyé...
Il s'y rendit tout nu, bravant toute pudeur.

MORALITÉ :

Le noir est toujours habillé !...

MAURICE DONNAY,
de l'Académie Française.

VALLETTE

Coulangheon, dans une lettre à Madame Rachilde, lui faisait le portrait suivant de son mari :

« Je trouve M. Vallette d'un calme olympien des « plus surprenants au milieu des orages littéraires « qui l'environnent. Il vous parle d'un ton absent. « Son regard, un peu fixe, est toujours *sorti*, bien « qu'il représente le seul éditeur qu'on puisse ren- « contrer au rendez-vous. Son regard, en dehors, « brille subitement sur un mot comme celui d'un « très gros chien (le dogue d'Ulm) se fixant sur un « très petit insecte : il le happe, l'air bon enfant, le « mâche pour en mieux connaître le goût, puis fait « la joviale grimace du : *Ça n'était que ça ? Pas la « peine !...* »

Les gens qui connaissent M. Vallette disent que c'est tout à fait ça : « Indifférence et précision », prétendait un jeune homme qui l'avait vu deux fois. Il paraît aussi qu'il y a de temps à autre un violent qui sort de ce masque placide, mais on en parle peu.

Toujours est-il qu'il a de l'esprit, et c'est le principal, d'après la philosophie du jour et aussi d'après celle d'Epicure. Cet esprit, fait d'une claire vision des choses et d'un désintéressement léger, est rare en véritables mots ; ce sont des remarques, des jugements discrets, une espèce de mise au point qui ne prétend pas s'imposer aux personnes trop assurées de leur valeur.

On m'a pourtant rapporté un mot de lui qui vaut les meilleurs, et que je ne puis passer :

Un matin, un monsieur étrange et fort élégant se fait annoncer chez lui :

— Je viens vous proposer d'éditer le prochain livre de Madame Liane de Pougy !...

— Nous regrettons beaucoup..., répond Vallette, mais ce nom est trop spécial et cette gloire trop...

— Vous avez bien édité Oscar Wilde ! réplique sur un ton décisif le monsieur étrange et fort élégant...

— Pardon, reprit Vallette, vous êtes de l'autre côté de la question !...

LOGIQUE

On parlait devant M. Henri Gadon d'un crime dont se délectaient reporters et concierges : un comptable qui avait assassiné la fille de son maître après l'avoir violée.

« La faute en est aux lois, dit M. Gadon, elles punissent trop sévèrement le viol, cela pousse à faire disparaître les témoins du crime. »

LITTÉRATURE PORNOGRAPHIQUE

On lisait dans le *Chroniqueur de Paris* du 5 décembre 1907, la protestation suivante :

« Monsieur,

« On se fout de la République ! M. Ernest-Charles, M. Marcel Boulenger font campagne contre « la pornographie : l'un m'avait habitué à plus d'esprit, l'autre à plus de grâce.

« En vérité, n'est-il pas charmant de voir dans « les vitrines un livre intitulé le *Cocu à roulettes ?* « Je n'ai pas acheté ce volume, mais je tiens que cet « ouvrage, même s'il est stupide en son fond, est « dans le total supérieur aux œuvres de M. X... et « de Mme Y..., qui ne prêtent même pas à rire par « leur intitulé.

« Monsieur, je suis partisan de la bonne humeur,
« Veuillez insérer dans votre journal ma protestation : elle ne prouve qu'une chose : il y a encore des farceurs en France.

« Your's sincerely

JAMES DE VENTRELONG »

MADAME SARAH BERNHARDT ET M. DE MAX

Dans la loge de la grande tragédienne, quelques personnes, dont M. de Max, s'entretenaient d'une reprise de *Britannicus*.

Et Madame Sarah Bernhardt de dire:

« Ce rôle de Néron m'intéresse plus que je ne saurais le dire. »

Après un silence, M. de Max s'approchant et de l'air le plus galant du monde : « En ce cas, Madame, dit-il, j'espère que vous me réserverez le rôle d'Agrippine. »

LA SCULPTURE MODERNE

On montrait à M. de Ventrelong, à Bruxelles, un très beau Constantin Meunier.

« Tout çà, dit-il avec un geste large, c'est de la sculpture qui pue des pieds ! »

PETITES CONFESSIONS

Je me suis plu à ramasser dans quelques auteurs une phrase, qui me semblait comme un aveu, une confession, et presque une analyse de leur caractère. Il est possible que je me sois égarée. Voici quelques résultats de ce petit travail :

Yorick avait de sa nature un dégoût et une répugnance invincibles pour la gravité.

LAURENCE STERNE

Tout ce qui constitue la joie de vivre : la beauté du ciel, la grâce des femmes et la douceur de la paresse.

WILLY

Il est bien rare que le véritable génie ne s'accompagne pas d'une certaine bonté : d'une bonté faite parfois de détachement, voire d'indifférence, mais répugnant d'instinct à toutes les formes de la bassesse, dont il n'y en a pas de plus basse que de faire souffrir.

TEODOR DE WYZEWA

La faiblesse des esprits se marque au dégoût qu'ils ont des œuvres qui constituent le patrimoine de l'humanité.

LOUIS THOMAS

Le mérite des grands hommes nous semble complet quand il s'avise du nôtre.

ETIENNE LAMY

La passion n'a rien à faire dans la pure poésie... un pur poème est une création rythmique de la beauté.

EDGAR POE

Je fais trop peu de cas des grandeurs humaines pour m'indigner de les voir réserver à quelques veinards.

ANDRÉ BEAUNIER

Sans doute je ne suis pas indemne d'un certain sadisme, il ne me déplaît point de découvrir certaines laides choses sous les belles apparences ; mais c'est à condition que j'aie à les chercher en profondeur, et que le difficile de la besogne flatte ma virtuosité.

ABEL HERMANT

Que de fois ai-je ainsi bondi de ma lecture à ma fenêtre, pour ne voir rien du tout passer !

ANDRÉ GIDE

Nous mettons toujours nos prétentions là où nous sommes médiocres.

ALBERT DE BERSAUCOURT

Ma foi, bête je suis, bête je resterai.

JACQUES NORMAND

Je pense des femmes trop de mal pour ne pas demeurer leur éternelle victime.

J.-A. COULANGHEON

Je ne suis pas méchant.

PAUL GÉRALDY

Car enfin il faut s'amuser.

VOLTAIRE

LE PLUS GRAND PHILOSOPHE

Je ne sais quelle femme de lettres disait un jour à M. Mariéton : « Savez-vous que ce Fichte est un grand philosophe ?

— Ah ! Fichte, je ne dis pas, répondit le félibre, mais Foutre est bien plus grand encore ».

L'ETERNEL PROBLÈME

M. Louis Thomas entretenait M. Rodin des opinions professées par des littérateurs, touchant le vers libre et le vers régulier.

— A mes débuts, interrompit Rodin, on me faisait des reproches parce que je me servais d'ébauchoirs en fer.

PETITES HORREURS

Peu de temps après la catastrophe de l'*Iéna*, un collaborateur d'*Antée* découvrit dans un journal pédagogique le sonnet que voici :

Je l'ai lu ce matin, ce fait divers affreux :
"L'Iéna vient de sauter" et deux cents malheureux
Qui ne sont plus, hélas ! que des ruines d'hommes,
Que l'on ne pourra par n'importe quelles sommes

Racheter ! gisent là, dans un charnier hideux,
Pantelants, ou sombrés sous le flot ténébreux !
"Cent morts", des millions retournés à l'atome,
Ce fait divers en dit plus long que tout un tome.

A présent, cuirassé, grand cadavre, tu flambes,
Tu brûles, teint du sang et des bras et des jambes,
Des têtes et des troncs noircis, déchiquetés ;

Et peut-être sont-ils près de tes flancs, les mânes
Des généraux et des amiraux brevetés,
Ralliant tous les morts autour de leurs tartanes.

On le voit : le patriotisme peut mener loin.

UNE MUSE

Dans la septième édition des *Perles de la Poésie française contemporaine,* publiée à Amsterdam chez Van Holkema et Warendorf, à la page 602, on lit :

MARIE DE VALLANDRÉ

de son vrai nom : Mathilde Claret de la Touche, née à Saint-Germain en Laye, le 8 septembre 1861.

Œuvres poétiques : Au bord de la Vie (1885) ; le Livre de la Fiancée (1890).

Nous sommes assurés d'emporter tous les suffrages, en exprimant un regret sur la disparition de cette Muse.

L'INFIRME

Du temps où M. Félix Fénéon était quelque chose comme secrétaire de la rédaction à la *Revue Blanche*, il entendit un jour entrer dans son bureau un personnage mal poli, qui, sans lui donner le temps de lever la tête, cria d'une voix sonore : « Monsieur ! »

Fénéon ne bougea point.

« Monsieur ! Monsieur! » dit l'étranger.

Fénéon continuait à écrire.

« Monsieur ! Monsieur, je suis Monsieur Balochard, député des Ardennes. »

Et comme Fénéon ne se départait point de son mutisme, M. Balochard, mettant la main sur l'épaule de Fénéon, le secoua un peu.

A ce moment, tel un enfant qui sort d'un rêve, Fénéon jeta un regard étonné sur l'inconnu : « Vous ne voyez donc pas, dit-il, que je suis sourd et muet ».

CORA LAPARCERIE

A je ne sais quelle fête, aux Charmettes ou à Montmorency, cette jeune actrice s'écria : « C'est ici la maison où Rousseau a écrit les *Confessions d'un enfant du siècle.* »

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE

Lorsque l'on parlait à feu Hatzfeld de ces philologues à l'allemande, abrutis par la logique et les fiches, qui veulent transformer notre langue, il disait en tirant son lorgnon de dessus son nez : « Ce sont des gens qui en viendront à écrire tonneau d'eau, t-o, to ; n-o, no ; d-o, do ! »



Un jour, M. de Ventrelong, excédé par tous les Paul Meyer, les Antoine Thomas et les Brunot, onagres en délire et en rupture de banc, s'écria : « Lorsque l'on écrira femme, f-a-m-e, je m'en irai en Allemagne, et je me ferai présenter aux comtes de Hohenau et de Lynar. La pédérastie seule me semble un suffisant défi à un tel crime ! »

ORIGINALITÉ

On parle souvent d'une étrange et curieuse vertu, l'originalité.

A mon usage personnel, je relis souvent d'anciens textes que j'appelle mon bréviaire d'humilité.

Je recopie une de ces listes :

Lucrèce a écrit au vers neuf cent soixante-six du livre III de son *De natura rerum* :

> Cur non, ut plenus vitæ conviva, recedis...

On trouve dans Horace :

> ...Et exacto contentus tempore vitae,
> Cedat, uti conviva satura, reperire queamus.

Et La Fontaine reprend :

... Je voudrais qu'à cet âge
On sortît de la vie ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet.

Nul n'ignore la stance de Gilbert :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs !
Je meurs ! et sur la tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.

Cependant, Delille, qui a le tort d'être moins abscons que M. René Ghil :

Du festin de la vie, où l'admirent les dieux,
Ayant goûté longtemps les mets délicieux,
Convive satisfait, sans regret, sans envie,
S'il ne vit pas, du moins il assiste à la vie.

Et la Jeune Captive lamente :

Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encore pleine...

Quel est le copiste ?

VERS LIBRES

De qui donc est cette irrévérencieuse parodie de certains vers de M. Ghéon :

Le
Pou
Se
Fout
De
Tout.

M. FRANCIS JAMMES ET « LE FIGARO »

M. Francis Jammes écrivait dans le *Figaro* des articles qu'il jugeait excellents.

Un jour, il en envoya un au secrétaire de la rédaction, en le priant de le faire passer, « au plus vite, dans le plus gros caractère, et en première page ».

On lui répondit que, le gros caractère et la première page étant occupés pour encore très longtemps, on se voyait obligé de lui renvoyer son article.

LYRISME OFFICIEL

M. Lodoïs Lataste, chef de bureau à la Chambre des députés, a lu, à la fête fédérale sténographique de Bordeaux, une ode à la Sténographie et à sa sœur, la Dactylographie, dont voici les premières strophes :

Un grand soleil se lève ! Il nous personnifie
Le travail, le progrès, les élans de l'esprit.
Quel est donc ce soleil ! c'est la sténographie
Ecoutant la parole et qui la reproduit.

Ce soleil n'est pas seul : la Dactylographie,
Comme une Etoile-sœur, auprès d'elle grandit.
La femme est son élève ; et la philosophie
Vient soutenir ses droits et son Art lui sourit.

Sténographes, salut ! Votre gloire se fonde !
Allez ! Marquez vos pas d'une trace profonde,
Et vous récolterez des succès triomphants !

Apôtres du progrès, instruisez nos enfants !
Votre art ingénieux est une œuvre féconde
Dont les rayonnements éclaireront le monde !

Ce sonnet terminé, je lève haut mon verre
Au Congrès fédéral, à sa grande Union !
Buvons tous au talent, dans un élan sincère,
Du sténographe aimé : Monsieur Georges Buisson !

Que Bacchus verse à flots son nectar d'Ambroisie,
Vidons tous notre coupe, et non pas à moitié,
A l'esprit délicat de Monsieur de Monzie,
Le chef de cabinet du Ministre Chaumié !

Amis, buvons encore à ma chère Gironde,
Au grand département surnommé « le plus beau »,
Buvons ce vieux médoc dont la vigne est féconde,
A son vaillant préfet : Monsieur Charles Lutaud !

Versez, versez encor — mon cœur vous le demande —
Saluons par trois fois la ville de Bordeaux.
Buvons à son Consul, le savant docteur Lande,
Le défenseur ardent de ses droits sociaux....

Et l'on parle de Coppée !

RELATIVISME

Au tome V de la *Grande Encyclopédie*, Guillaume de Salluste, seigneur du Bartas, est expédié en quelques soixante-cinq lignes, cependant qu'il en est offert cinquante-huit à Mademoiselle Regnault, dite Julia Bartet, sociétaire du Théâtre Français, et que Jean Bart les écrase tous deux avec cent cinquante-six lignes, œuvre de M. Jules Gautier.

LA GLOIRE

Si je vous lisais cette strophe :

Vous allez revenir, ô mon printemps chéri,
Ma rose, mon ivresse !
Quand j'y pense, mon cœur pousse un immense cri
De vibrante allégresse !

Vous diriez : « Ce qu'elle nous rase, cette madame de Noailles ! » Et vous seriez dans l'erreur : ces vers sont de M. Robert Vallery-Radot, qui les a recueillis à la page cent quarante-cinquième de son premier volume, *les Grains de Myrrhe.*

OFFICIÈRE D'ACADÉMIE

Le jour ou Mademoiselle Diéterle fut nommée Officier d'Académie, il y eût, chez M. Gallimard, un souper où la nouvelle décorée portait le ruban violet sur son corsage.

Là-dessus, M. Tristan Bernard fit ce quatrain :

Moquez-vous du qu'en dira-t-on,
Mais soyez bien sage, ma mie,
Puisque Monsieur votre téton
Est officier d'académie.

UN POÈTE TOULOUSAIN-FRANCO-RUSSE

Ce poète est sublime, autant que la mer, l'océan et les flots, et presque autant que M. Mounet-Sully. Il postule la Légion d'honneur, et réclame pour lui « la croix des poètes ». Et il adresse aux députés, à divers fonctionnaires, littérateurs et journalistes, un prospectus où, à côté de son portrait en pied, qui le représente fort constellé de croix et médailles, M. Adrien Blandignère nous fait lire le sonnet suivant :

Je viens de réunir en *huit recueils* mes œuvres
Pour les faire éditer au plus tôt à Paris ;
Si la Croix de l'Honneur distingue des manœuvres,
Daignait m'être octroyée en un suprême Prix !

J'ai fait se transformer la vipère en couleuvre
En plongeant dans les mers de mes songes chéris,
Où je pus, grâce à Dieu, pêcher plus d'un chef-d'œuvre !
De paix, d'humanité, de beaux vers bien compris !

Sous l'aile du génie et de ma Mélopée
J'annonce à l'Univers cette grande Épopée,
Le Triomphe éclatant des Merveilles du jour !

Avant de m'éclipser au-delà de la tombe
Seigneur ! laisse-moi voir tiré par la colombe
Le Char embrasant l'air de « Mes Perles d'Amour » !

Fait à Bausoleil, le 10 octobre 1908,

ADRIEN BLANDIGNÈRE

Poète Toulousain-Franco-Russe,
Publiciste à Monte-Carlo,
Mentionné à l'Académie des Jeux Floraux et à l'Académie Française,
Ancien chef de l'Ambulance du Moulin du Gué de Maulny, au Mans
Armée de la Loire (14 ans de service),
Candidat à la Légion d'Honneur.

M. JULES RENARD

M. Jules Renard ne résiste point au plaisir, quand il a des invités, de faire réciter une fable par son fils. Un soir, ce jeune enfant fut prié de se produire ; il vint et dit le titre : *La Poule et le Lion.*

— Mais ce n'est pas de La Fontaine, ce titre-là, dit un des auditeurs.

— Oh ! dit Renard, c'est une fable inédite découverte par un érudit de Château-Thierry.

L'enfant raconta la touchante histoire de la poule qui s'approchait sans méfiance de la cage du lion :

> Le roi des animaux regardait venir
> Et disait...

Alors le jeune Renard se mit à chanter :

> « Viens poupoule..., viens poupoule, viens ! »

JEUNES FILLES MODERNES

On l'a souvent remarqué : Qui est-ce qui ressemble plus à une grue, qu'une femme du monde bien habillée ?

Mais ce sont surtout les jeunes filles qui se distinguent par leurs façons émancipées et une allure extraordinaire. Témoin l'admirable aventure arrivée tout récemment à Trouville à ce joyeux Maurice B..., que l'on venait de présenter au prince de Z...

Ils causaient sur les planches, lorsque Maurice désigne au prince dans un groupe bruyant, une personne plus bruyante encore :

— Vous voyez bien cette petite grue, là-bas, avec cette robe, cette ombrelle, ce chapeau et ces cheveux rouges ?...

— Après ?...

— Elle est gentille comme tout, et je donnerai volontiers cinq louis pour coucher avec elle ce soir !...

— Ma foi, répond le prince, vous n'êtes pas dégoûté : moi, je donnerai un million à celui qui couchera avec elle, le soir de ses noces !

— Foutre ! dit alors Maurice qui ne s'étonne pas pour si peu ; mais qu'à cela ne tienne : je prendrai aussi le million.

MA COLLECTION D'ÉPIGRAPHES

Le pot de chambre discret
rêve sur la galerie.

FRANCIS JAMMES

Oh ! Oh ! dit-elle en portugais.

XAVIER DE MONTÉPIN OU ALEXANDRE DUMAS.

Considérant qu'*audaces fortuna juvat*, et que si je ne fais rien d'extraordinaire, je n'aurai jamais assez d'argent pour m'amuser, j'arrête :

ARTICLE PREMIER. — A tous les tirages de la loterie de Paris (les 3, 15 et 25) je mettrai 30 francs sur le terne 1, 2, 3.

ARTICLE 2. — Tous les premiers du mois, je re-

mettrai 3 francs à Mante pour qu'il les mette sur un quaterne à 1 franc chaque tirage.

ARTICLE 3. — Tous les mois j'irai jouer 30 francs à la *Rouge* et *Noire*, au *n° 113*.

Ainsi j'acquerrai le droit de faire des châteaux en Espagne.

STENDHAL

La preuve qu'il fut honnête homme est la facilité qu'il trouva auprès des dames à le prendre comme témoin de ce qu'elles ont de plus cher et de plus secret, à savoir comment elles sont faites aux endroits les plus intimes de leur corps.

HENRI DE RÉGNIER

Le christianisme est du platonisme à l'usage du peuple.

FRIEDRICH NIETZCHE

C'est un grand soulagement en temps de famine, de faire des vers alexandrins.

VOLTAIRE

De seconde en seconde une rose fanée,
Dans l'abîme muet du temps abandonnée,
Glisse très lentement sur les plis des nuages,

LOUIS PAYEN

La grosse idiote de laveuse de vaisselle elle-même, qui écurait une poissonnière sur ses genoux, en fut émue.

LAURENCE STERNE

Imagine, Picrate, ce qu'il naîtrait de beauté sur la terre si seulement on négligeait la respectabilité.

ANDRÉ BEAUNIER

Madame, j'aime les livres où l'on se fiche du monde, de la vie, des gens et du diable.

J.-A. COULANGHEON

Au fond, on pardonne tout aux femmes, hormis d'avoir les jambes maigres entre les hanches et les jarretières.

GEORGES COURTELINE

Ils dénigrèrent le corps des ponts et chaussées, la régie des tabacs, le commerce, les théâtres, notre marine et tout le genre humain comme des gens qui ont subi de grands déboires.

GUSTAVE FLAUBERT

La fantaisie est un terrain auquel il faut demander des roses, mais non des immortelles.

HENRI MURGER

LA VOIX DU PEUPLE

Pendant une grève, à Geugnon, en Saône-et-Loire, un orateur, avec de grands éclats de voix, défile le chapelet obligatoire :

— Ça ne peut pas durer plus longtemps ! Il faut en finir ! Il faut inaugurer une ère nouvelle.

— Non ! Non ! hurlent les assistants, *la Marseillaise ! Pas d'air nouvelle !*

ARGUMENT SUPRÊME

La petite Lucie... des Nouveautés, assurait à M. Louis Thomas que M. Capus était un très grand homme.

Comme elle mettait une obstination tempétueuse à vouloir le persuader, Louis lui dit : « Je pense que vous avez raison : d'abord les femmes n'ont jamais tort, deuxièmement vous êtes ma maîtresse, troisièmement je m'en fous. »

UN MOT DE M. MARCEL BOULENGER

« Je voudrais, disait-il, que dans chaque numéro de toutes les revues il y eût un éreintement, quand bien même l'on devrait m'exécuter à mon tour ».

Intelligence, habileté, amour de la bataille, ou mépris ; qui le dira ?

LE DUEL MANQUÉ

Un jeune acteur à qui un foot-balleur avait enlevé son amie, voulut venger cet affront ; il envoya des témoins.

Le foot-balleur se serait battu avec n'importe qui, mais ça l'ennuyait un peu de se mettre en face d'un comédien. On a ses préjugés. Il va trouver M. L.... Th.... et lui conte son cas.

« C'est bien, dit Th...., tu ne te battras pas ; je vais arranger la chose. »

Et M. Th...., en compagnie d'un autre poète de ses amis, se rend au rendez-vous des témoins du comédien trompé. M. Th... prend la parole : « Comme les motifs de ce duel sont très graves, dit-il, nous devons à nos clients de leur faire des conditions sévè-

res. Quatre balles au visé, à quinze pas, seront sans doute suffisantes ; cependant comme d'un duel au pistolet on a coutume de dire que l'on en sort ou mort, ou ridicule, il ne faut pas que l'on puisse raconter cela de nos clients, et je propose qu'en cas de ratés, l'on fasse suivre la pistolade d'une rencontre à l'épée. » Les témoins du jeune acteur se récrièrent, disant que l'affaire était sans importance, et tout s'arrangea.

Ou de l'utilité de l'énergie.

LOUIS NASICA

On demandait à Nasica son opinion sur l'amour. Il répondit : « L'endroit sale, le mouvement ridicule, et le plaisir court ! »

AMÉRICANISME

Je découpe dans le Chroniqueur de Paris *du jeudi 23 janvier 1908, la note suivante :*

L'autre jour, sur le boulevard, nous avons été plongés dans le plus grand étonnement à la vue de treize hommes-sandwichs, qui prononçaient à intervalles réguliers le vocable sioux : *Ra ! Ra ! Ra !* et promenaient sur leurs deux faces, en lettres rouges sur fond noir, l'écriteau suivant :

Pour cause

d'immoralité

YETTE

FRAGMENT DES MÉMOIRES DE

M. LOUIS THOMAS

ne sera pas couronné

par l'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE DUC ET LE MENUISIER

Le duc Gontier de Mecklembourg, dans une récente visite au château du Haut-Kœnigsbourg, avait particulièrement admiré un joli portail en chêne et il s'était informé de son auteur. Comme on lui dit que c'était un menuisier de la petite ville voisine de Saint-Hippolyte, le duc demanda à le complimenter. Une heure plus tard, une automobile de la suite revenait avec le menuisier, et la conversation suivante s'engageait.

— C'est vous l'auteur du portail ? Mes félicitations, mon ami. Mais n'êtes-vous pas Prussien d'origine ?

— Non, monsieur. Je suis originaire de Saint-Hippolyte, donc, pas Prussien.

— Mais, dites-donc, seriez-vous par hasard un mangeur de Prussiens ?

— Dieu m'en garde, riposta l'Alsacien. Je suis habitué à une meilleure nourriture.

PAUL DÉROULÈDE

Quelques académiciens parlaient d'offrir un siège à M. Deroulède.

— Un fauteuil, s'écria M. Boissier... Déroulède avait espéré un trône.

MODERN-STYLE

A la sacristie, la mariée, opulente et forte jeune fille, était si bien corsetée qu'elle en paraissait presque fluette.

Trivulzio s'approche, et... la complimente sur la finesse de sa taille.

— N'ayez crainte, mon cher, lui répond son amie, cela durera.

THÉATRE

Nous avons eu pendant la saison 1907-1908, au *Mercure de France*, un critique théâtral bizarre et quelque peu anachronique : il n'était ni moralisateur, ni pédant, ni raseur ; il avait de l'esprit, il savait filer une anecdote ; quand une pièce était ennuyeuse il sautait par-dessus à pieds joints et racontait une belle histoire de son crû sur l'auteur ou sur n'importe quoi ; c'était en un mot un prodige.

Ajoutez que l'on ne savait pas si sous le masque de M. Maurice Boissard ne se cachait pas le comte de Montesquiou, la comtesse de Noailles, la duchesse de Rohan, M. André Hallays ou le diable-vauvert lui-même, et que M. Boissard prenait une place

occupée précédemment par le poète arméniophile André Fontainas et où il fut remplacé (Dieu sait comment, car personne plus ne lit la chronique dramatique du *Mercure*) par le poète belge A.-F. Hérold. (Au fait, est-ce Hérold qui était avant, Fontainas après ? Est-ce Fontainas qui est belge, Hérold qui est arméniomane ? L'histoire littéraire ne le saura point, et pour ma part, je suis ignorant de ces choses.) Enfin M. Boissard était un être délicieux, et il est bien regrettable qu'il ne veuille plus nous distraire.

Avant d'être critique dramatique, M. Boissard débuta au *Mercure* par un article de souvenirs sur la Comédie-Française qui fit scandale au Foyer de la Maison Claretie, Molière, Georges Berr and C°. On verra plus tard dans ces quelques pages le plus précieux des documents sur ce temple sacré de la démence cabotine. Pour le moment, elles sont oubliées.

Cependant, lorsque l'article parut, le directeur du *Mercure* reçut d'un lecteur, ex-comédien devenu commerçant en province, la lettre suivante. (Un ami de M. Boissard, qui la vit un jour dans des papiers, en prit une copie que nous lui avons dérobée. Nous nous décidons aujourd'hui à publier ce papier, en souhaitant que M. Boissard et son ami ne soient point gênés par notre curiosité bavarde) :

Bordeaux, 10 février 1905.

Monsieur le Directeur,

On m'a fait lire l'article que vous avez publié sur la Comédie-Française et il m'est venu à l'idée de vous faire une proposition. En 1866 j'étais à Paris, faisant du théâtre, et les pièces où je jouais vous sont certainement connues : Le Secret des Cavaliers, le Vieux Boulevard du Temple, les Orphelins de la Charité, les Viveurs de Paris, le Maître d'école, *etc. Si vous m'aviez vu dans* les Orphelins de la Charité ! *On ne fait plus de pièces comme ça, j'en suis bien sûr. Mais vous le savez, ce ne sont pas toujours les bons qui réussissent. Après avoir consacré au théâtre quinze années de ma vie, je me mariai, les enfants vinrent, et il fallut songer à devenir plus positif. A la suite d'une tournée, je repris à Bordeaux le fond du père de ma femme. Ce fut un dur moment à passer, allez ! Avec quelle mélancolie j'enfermai dans ma malle de tournées ce qui me restait de mes costumes et de mes perruques. J'ai eu la curiosité de les revoir il y a quelque temps. Il n'y avait presque plus de cheveux, Monsieur. L'image de la vie, comme dit le poète ! Enfin, le calme vint. Je suivais de loin mes anciens comarades, j'en parlais le soir au café, on m'écoutait avec intérêt, et vous me croirez si vous voulez, il m'est arrivé souvent de me croire encore devant*

le public. J'avais laissé à Paris un brave garçon, ami d'enfance, qui avait commencé par faire des pièces de théâtre et qui a fini comme commis à l'Assistance publique. Il avait conservé des relations avec nos anciens camarades devenus fameux, eux ! Il allait les voir dans leur loge après les avoir applaudis grâce aux billets qu'ils lui donnaient, et il m'écrivait ses impressions, me donnait des nouvelles, etc. Cela me tenait au courant, me réjouissait, me faisait plus près de tout ce monde que j'avais si bien connu. Or, c'est là que je voulais en venir, mon ami est mort il y a quelques mois, et en lisant votre article j'ai pensé que ses lettres pourraient peut-être vous intéresser. Elles traînaient au fond de l'armoire à ma femme, à côté de vieilles affiches du Grand Théâtre de Bordeaux, quand je jouais Trente ans ou la Vie d'un joueur, *avec mon nom en vedette. Quel succès, quand j'y pense ! Je fus rappelé quatre fois et on m'attendait à la sortie pour me voir. Nous avons classé ces lettres, ma femme et moi, et elles sont toutes prêtes. Je n'ai pas voulu me mêler de faire un choix. Ma partie à moi, c'est le théâtre, et s'il fallait en parler vous pourriez vous fier à moi. Mais ici je me récuse. Vous pourrez choisir dans ces lettres ce qui vous semblera bon. Ce que vous ferez sera bien fait. Soyez sûr qu'il ne s'y trouve rien d'inexact. Mon vieux camarade avait horreur du scandale, de la calomnie. Personne de plus délicat, de*

plus discret. Il se contentait de noter soigneusement ce qu'on lui racontait sous le sceau de l'amitié ou ce qu'il surprenait dans les conversations. Il est mort pauvre et honnête après avoir vécu méconnu. Pardonnez à mon émotion très légitime. Je suis sûr que vous direz comme moi, en lisant ses lettres : un noble cœur a guidé la main qui les a écrites.

Dans l'espoir que mon offre vous agréera, je vous prie.....

ALBERT DORNAY,

Ex-artiste de l'Ambigu et des grands théâtres de Carcassonne et de Bordeaux.

P. S. — Vous seriez bien aimable de me dire aussi où jouait ce M. Delobelle dont vous parlez dans votre article (1).

N'est-ce pas un beau document sur « l'état d'âme » de M. Albert Dornay ? Et M. Dornay ne vous semble-il point un personnage remarquable, sympathique et charmant à la fois ?

Ah ! LE THÉATRE ! LE THÉATRE !! LE THÉATRE !!!

(1) M. Boissard, à propos de M. Mounet-Sully, avait rappelé l'exemple de M. Delobelle, un des personnages de *Fromont jeune et Risler aîné,* « soupant seul, de trois-quarts, dans sa mansarde ».

TABLE DES NOMS CITÉS

